LITTÉRATURE
Lisez la nouvelle de Caroline Allard inspirée de l'actualité sur **cyberpresse.ca/nouvelle**

AUDIO
Écoutez des extraits des critiques de CD sur **cyberpresse.ca/disques**

BLOGUE
Quelles sont les dix séries américaines disponibles sur Illico? Découvrez-les sur **cyberpresse.ca/therrien**

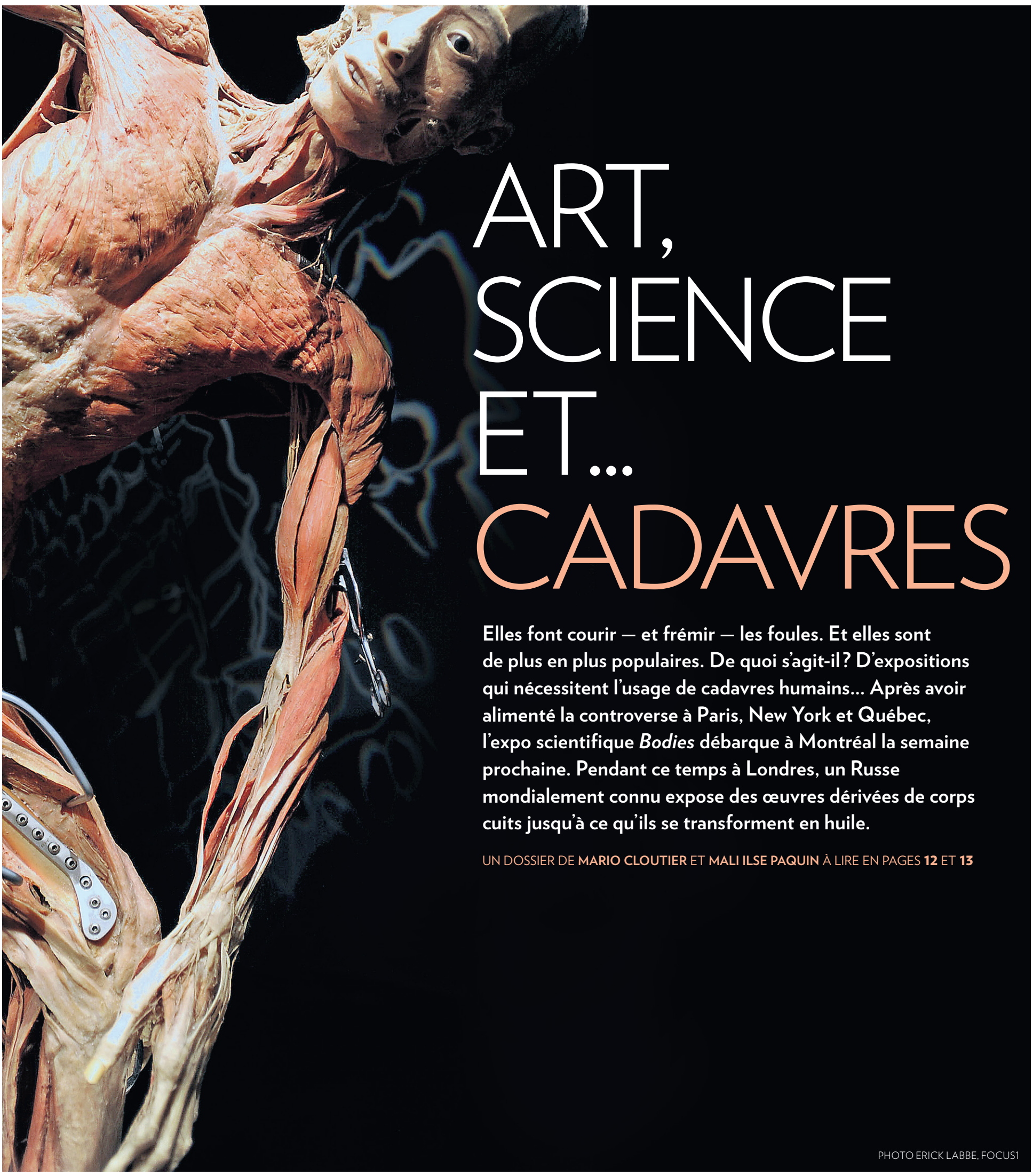
ARTS ET SPECTACLES

DERRIÈRE LES RAYONS DE LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Pour souligner la 11e Semaine des bibliothèques publiques, *La Presse* a visité les coulisses de la Grande Bibliothèque. Découvrez comment les bibliothécaires font face aux petites, grandes — et parfois bizarres ! — demandes de 1000 nouveaux abonnés par semaine.

UN DOSSIER DE **CHANTAL GUY** À LIRE EN PAGES **22** ET **23**

PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE



ART, SCIENCE ET... CADAVRES

Elles font courir — et frémir — les foules. Et elles sont de plus en plus populaires. De quoi s'agit-il ? D'expositions qui nécessitent l'usage de cadavres humains… Après avoir alimenté la controverse à Paris, New York et Québec, l'expo scientifique *Bodies* débarque à Montréal la semaine prochaine. Pendant ce temps à Londres, un Russe mondialement connu expose des œuvres dérivées de corps cuits jusqu'à ce qu'ils se transforment en huile.

UN DOSSIER DE **MARIO CLOUTIER** ET **MALI ILSE PAQUIN** À LIRE EN PAGES **12** ET **13**

PHOTO ERICK LABBE, FOCUS1

ARTS ET SPECTACLES

Télé-simplicité volontaire

HUGO DUMAS
CHRONIQUE

Les analystes de la télé américaine ont tous échappé leur télécommande en même temps (et ramassé les piles AA par la suite). Quoi? *NCIS* trône présentement en tête du palmarès des émissions les plus regardées, toutes chaînes confondues? Non, impossible.

Pourtant, oui. À sa septième saison à l'antenne, la série de CBS – et ses 21,4 millions de téléspectateurs – a devancé des poids lourds du petit écran comme *Dancing with the Stars*, *CSI*, *The Mentalist*, *Grey's Anatomy*, *House* et *Desperate Housewives*. Même le football du dimanche soir à NBC n'a pas résisté à *NCIS*, un acronyme de Naval Criminal Investigative Service. Pour une série conventionnelle et classique qui n'intéresse aucun chroniqueur télé et qui ne bénéficie donc d'aucun buzz médiatique comparable à celui de *Glee*, *Mad Men* ou *30 Rock*, c'est tout un tour de force.

Car *NCIS*, que la chaîne Historia diffuse en rafale chez nous, ne réinvente absolument rien: des agents spéciaux enquêtent sur des crimes flottant autour de la marine américaine (insérer ici un léger son de bâillement). Pas de grosses vedettes (Mark Harmon, quelqu'un?), pas d'artifices ni de procédés flamboyants, mais des épisodes bouclés en 60 minutes avec un début, un milieu et une fin. Bref, c'est le genre de truc auquel un téléspectateur se raccroche sans difficulté, rate quelques épisodes, puis revient sans se sentir perdu ou embrouillé dans l'intrigue.

Encore plus étonnant: le dérivé de *NCIS*, *NCIS: Los Angeles*, qui met en vedette Chris O'Donnell et LL Cool J, est la nouveauté la plus regardée de l'automne avec ses 17,4 millions de fidèles. Et dans le dernier classement publié par *Entertainment Weekly*, *NCIS: Los Angeles* figure au troisième rang des émissions les plus populaires derrière... *NCIS*. Sans vouloir compliquer le tableau, sachez que la série *NCIS* est elle-même un produit dérivé de *Jag*. Fin de la parenthèse.

Selon le magazine *Advertising Age*, Wal-Mart, Home Depot et le médicament Lipitor de Pfizer raffolent de *NCIS*, qui possède une qualité très prisée par les annonceurs, soit celle de garantir de vastes audiences semaine après semaine. Tout cela, en dépit de la récession, de l'exode vers les canaux spécialisés, de l'utilisation grandissante des enregistreurs numériques, des ventes de DVD qui explosent, etc.

Cette tendance lourde, les grands réseaux comme CBS, NBC ou ABC l'ont bien cernée en jetant au panier des trucs plus flyés comme *Pushing Daisies* et en déclinant quasiment à l'infini des marques familières comme *CSI*, *Law & Order* et *Criminal Minds*. Ces téléspectateurs plus conservateurs, constamment bousculés par l'arrivée d'un nouveau gadget télé ou d'une 614e chaîne satellite, adorent repérer des personnages connus dans leur écran. Ils aiment se réfugier dans des environnements télévisuels qu'ils connaissent bien, sorte de point d'ancrage rassurant dans un monde qui tourne à une vitesse folle.

Chez nous, «Lance et compte: le grand duel», dont les cotes d'écoute ne cessent de gonfler depuis sa mise en ondes, incarne parfaitement ce phénomène de télé-réconfort. Et il n'y a rien de péjoratif là-dedans. Au contraire.

Chez nous, *Lance et compte: le grand duel*, dont les cotes d'écoute ne cessent de gonfler depuis sa mise en ondes, incarne parfaitement ce phénomène de télé-réconfort. Et il n'y a rien de péjoratif là-dedans. Au contraire.

Nous connaissons les Suzie, Marc, Pierre, Gilles et Lulu depuis plus de 20 ans. Nous les adorons et en ouvrant notre téléviseur, tous les lundis à 21h, nous prenons de leurs nouvelles, comme s'il s'agissait de vieilles connaissances. Et pas besoin d'une longue mise en contexte, car leur histoire fait un peu partie de la nôtre.

Qu'est-ce que ça dit sur notre comportement de téléspectateur? Très simple. Oui, on peut raffoler de la cuisine audacieuse, savoureuse et complexe d'une série comme *Aveux*. Mais parfois, dans notre régime télévisuel, une bonne lasagne maison ou une brûlante soupe à l'oignon, ça remplit parfaitement notre bedon.

Je lévite

Avec *Man on the Moon* de Kid Cudi. Si vous aimez K-OS et le hip-hop mélodique et avant-gardiste, vous adorerez ce Kid Cudi, jeune protégé de Kanye West.

Je l'évite

Les pubs de Brand Power. Qui réalise ces affreuses réclames télé, sur fond de musique de téléjournal des années 80? Le stagiaire d'*Entre chien et loup*? Ou un candidat rejeté de *VJ recherché*?

Pour joindre notre chroniqueur: **hdumas@lapresse.ca**

ENTREVUE LES TROIS ACCORDS

UN GROUPE TOUJOURS

Dès sa première rencontre avec les Trois Accords, le réalisateur Gus van Go était légèrement perplexe. Les personnages de vos nouvelles chansons sont-ils des gars ou des filles? a demandé l'ex-Me, Mom and Morgentaler. Les rois du rock absurde auraient-ils vu trop de films de Pedro Almodovar?

ALAIN DE REPENTIGNY

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Les Trois Accords ne sont plus cinq, mais quatre. Olivier Benoit, le sympathique grand sec dont la voix recto tono était indissociable du son des Trois Accords, a décidé l'hiver dernier de se convertir en imprésario du groupe.

Au tout début du troisième album des Trois Accords, *Dans mon corps*, Simon Proulx chante avec toute la conviction décalée dont il est capable «dans mon corps de jeune fille, il y a des changements» sur une musique de fanfare d'école secondaire. L'auditeur réagit comme la première fois qu'il a glissé le *Gros Mammouth Album Turbo* dans son lecteur CD: il est surpris, puis il rit et, l'instant d'après, il chante avec le groupe de Drummondville ce nouveau refrain délicieusement absurde.

Proulx, que je rencontre avec le guitariste Alexandre Parr à l'Astral, où avait lieu leur lancement cette semaine, se souvient que la perplexité de Gus van Go l'a convaincu qu'il tenait là le thème de leur nouvel album, «un jeu de genre, d'identité» qu'il allait pousser au bout de sa logique. Pas seulement dans la chanson *Dans mon corps,* où «un gars de 28 ans chante une toune de jeune fille», mais aussi dans *Elle s'appelait Serge* (...«avant de s'appeler Bianca»), *La lune* (où un gars se travestit par amour pour sa blonde) et même *Pull pastel,* qu'Alexandre Parr rêve d'entendre chantée à tue-tête par un fan à l'écoute de son iPod: «Tant que les moutons produiront de la matière/Je tricoterai dans le Cercle des fermières.»

«L'idée au départ, c'est de ne pas être un groupe comme les autres, de faire quelque chose que les autres n'ont pas pensé à faire, explique Simon Proulx. Toutes les fois qu'arrive une idée, on se demande: est-ce que quelqu'un d'autre ferait ça? Est-ce qu'on cherche encore à être le *band* qui fait les choses différemment? On tripe quand on voit des gros gars poilus crier et chanter des trucs qu'ils ne chanteraient jamais autrement, mais vraiment dans la joie! Ça leur fait du bien, à eux aussi. Les gens vont reconnaître les Trois Accords dans nos nouvelles chansons, mais j'ai l'impression qu'on est allés plus loin au plan de l'écriture.»

Les Trois Accords annoncent déjà leurs couleurs sur la pochette, qui montre un chanteur noir qu'on devine intense. Sous prétexte qu'il y a des cuivres et un peu de swing dans deux chansons du nouvel album, un petit rigolo des Trois Accords a expliqué à un collègue de la télé qu'ils avaient fait appel à ce substitut parce qu'ils n'étaient pas très convaincants quand ils prenaient la pose typique d'un chanteur soul. La vérité, comme toujours avec les Trois Accords, est beaucoup plus simple: le concept les faisait rire.

«Et puis on trouvait ça *cool* que ça ait l'air d'un album soul des années 70, un disque qui s'est fait dans la sueur, reprend Simon. Ça marche aussi parce que dans ce disque, on joue beaucoup sur l'interprétation, ce qui est nouveau pour nous: une pochette de soul très ordinaire pour le disque d'un groupe de petits blancs-becs de Drummondville...»

Du flash à la chanson

De plus en plus, les Trois Accords veulent exploiter le décalage sous toutes ses formes, la juxtaposition d'éléments qui ne vont pas du tout ensemble, comme dans la chanson *Club optimiste*, où le discours platement convenu – «merci aussi à tous les gens qui ont rendu cet événement possible» – est chanté par la voix la plus déprimée qui soit. Leurs chansons viennent souvent de flashes que Simon teste auprès de ses complices et de leurs amis. S'ils rient, c'est gagné. Ne reste plus qu'à en faire une chanson, ce à quoi Simon s'applique avec un souci un peu maniaque, confie son collègue Alexandre.

Ton pantalon est plein porte sur une personne qui fait l'effet d'un antihistaminique à celui qui la regarde. *Croquer des cous*, sur Sébastien Gingras, un apprenti vampire qui se cache dans le frigo des voisins et que le chanteur, magnanime, met en garde: «Les gens te jugent en te voyant dans le frigo.» Et *Nuit de la poésie*, sur un exalté qui réagit comme s'il était à un concert rock et qui veut prendre tout le monde dans ses bras.

«Notre force, c'est de surprendre, dit Alexandre Parr. C'est un peu le but de cet album, en un peu moins radical que le deuxième (*Grand champion international de course*, paru en 2006) dans lequel les textes étaient un peu plus difficiles à comprendre. Celui-là est un peu plus simple.»

Simon Proulx parle d'un album plus réfléchi: «Celui-là, on a eu le temps d'y penser, contrairement aux autres albums, peut-être parce qu'on était plus jeunes ou qu'on les a faits plus vite. Moi, j'aime tout sur cet album, tout ce que chaque gars a fait. On sait plus qui on est et ça ressemble plus à ce qu'on aime.»

Un désir de retenue

On insistera probablement sur les nouvelles couleurs musicales (cuivres, mellotron, theremin et fanfare) ajoutées au rock des Trois Accords, mais la plus belle surprise vient sans doute de *Dans le bureau du médecin*, où on reconnaît le lexique du groupe, mais on cherche en vain la blague dans ce polaroid d'un patient qui broie du noir à l'idée d'apprendre une mauvaise nouvelle.

«Cette chanson-là, je n'étais même pas sûr de vouloir la présenter au groupe parce que, justement, ce n'est pas crampant, raconte Simon. Je l'ai jouée à Olivier et il m'a dit qu'on devrait la faire quand même. Mais elle ne donne pas trop dans le dramatique, il y a comme un désir de retenue.»

Olivier Benoit, le sympathique grand sec dont la voix recto tono était indissociable du son des Trois Accords, a décidé l'hiver dernier de se tirer sa révérence pour devenir l'imprésario du groupe. Parce qu'il ne jouait pas d'instrument, on s'est parfois demandé ce qu'il faisait sur scène, mais son absence forcera Proulx, Parr, le bassiste Pierre-Luc Boisvert et le batteur Charles Dubreuil à revoir leur façon de faire en spectacle.

«Tout le monde sous-estime le rôle qu'il avait sur scène, dit Alexandre. Quand on est derrière le micro, on ne peut pas se promener partout et aller chercher le public. Olivier le faisait.»

«C'était *cool* parce qu'on avait un membre qui faisait ce que personne d'autre ne fait», ajoute Simon, qui a perdu en Olivier le complice avec qui il pouvait déconner à souhait devant le public.

Les Trois Accords donneront quelques concerts au Québec, au Nouveau-Brunswick et en Alberta cet automne. Ils joueront notamment à Drummondville le jour du passage de la flamme olympique, le 6 décembre. Mais leur véritable rentrée se fera en février.

Ils pourront alors constater de visu si leurs nouvelles chansons atteignent le but qu'ils s'étaient fixé en entrant en studio avec Gus van Go: faire un album festif, encore plus fidèle à l'image de groupe de party qu'ont toujours eue les Trois Accords.

De plus en plus, les Trois Accords veulent exploiter le décalage sous toutes ses formes, la juxtaposition d'éléments qui ne vont pas du tout ensemble comme dans la chanson *Club optimiste*, où le discours platement convenu – «merci aussi à tous les gens qui ont rendu cet événement possible» – est chanté par la voix la plus déprimée qui soit.

EN UN MOT

Un groupe original dont le rock énergique et les textes absurdes ont conquis le Québec tout entier, qui a acheté au delà de 250 000 exemplaires de ses deux premiers albums.

ROCK
LES TROIS ACCORDS
DANS MON CORPS
INDICA/OUTSIDE

L'école des marques

NATHALIE PETROWSKI
CHRONIQUE

Les premières dix minutes des *Enfants du palmarès*, un documentaire sur l'enthousiasme des Québécois pour l'école privée, sont franchement insupportables, pour ne pas dire indécentes.

On y voit et on y entend des parents se plaindre du stress, de l'anxiété et de l'angoisse que leurs « pôvres » enfants, petits rois nantis et bien nourris, vivent lors des examens d'admission aux grandes écoles privées. C'est d'ailleurs après avoir vécu ce stress avec son fils Laurent que la réalisatrice Marie-Josée Cardinal, fille de l'ex-ministre de l'Éducation Jean-Guy Cardinal, a décidé d'explorer le sujet. N'empêche. Voir tous ces gens de la petite bourgeoisie décapante ou de la banlieue prospère prendre des airs de victimes, et traiter d'inhumain un système qui invite à l'effort et au dépassement, est affligeant.

Pourtant, *Les enfants du palmarès,* qui sera diffusé demain à 19h à Canal D, est un film important. Parce qu'il décrit magnifiquement bien l'état des choses dans le Québec d'aujourd'hui. Son constat est simple et brutal: les Québécois qui en ont les moyens, et même ceux qui ne les ont pas, ne jurent plus que par l'école privée, qui est devenue un symbole de statut social, un gage de réussite, sinon le fantasme collectif d'un avenir radieux assuré.

Inversement, plus l'école privée prend du galon, plus l'école publique est boudée, dépeuplée et perçue comme usine sale, pauvre et pestiférée qui fabrique des décrocheurs et des drogués à la chaîne. Or, le film de Cardinal a le mérite de poser une question toute simple: comment en sommes-nous arrivés à cette vision manichéenne qui ne tient pas toujours compte de la réalité? Oui, c'est vrai que l'école publique a de moins en moins de moyens alors que l'école privée, qui encaisse aussi bien les subventions du gouvernement (60 %) que le fric des parents (40 %), nage dans le luxe avec ses gymnases rutilants, ses locaux vastes et éclairés, ses ordinateurs tout neufs.

Il n'en demeure pas moins que ces différences matérielles ne font pas de meilleurs avocats, architectes ou médecins. Selon des statistiques obtenues par la réalisatrice, les étudiants qui réussissent le mieux à l'université proviennent à parts égales du privé et du public.

Alors, la question demeure: comment se fait-il que l'école publique ait si mauvaise réputation et que l'école privée soit si convoitée? La réalisatrice avance que le palmarès des écoles du magazine *L'actualité* est en partie responsable du déséquilibre. Peut-être, mais ce palmarès ne saurait à lui seul expliquer le phénomène de société. Il y a forcément autre chose. La prof d'une école alternative avance une hypothèse qui offre un début de réponse. Avec la société de consommation comme point d'ancrage, elle évoque « l'esprit de magasinage » qui a envahi toutes les sphères de la vie des Québécois. Surgit alors l'image de parents qui magasinent des écoles comme ils magasinent des marques. Comme ils ont peu d'enfants, ils veulent le meilleur pour eux. Et comme ils ont plus d'argent, ils magasinent les meilleures marques pour eux. Des marques comme Brébeuf ou Jean-Eudes sont ainsi perçues comme la Cadillac des écoles. Et tant mieux si l'admission y est difficile et sélective. Plus la marque est inaccessible, plus elle fait rêver ses clients.

Quant aux enfants dans cette histoire, passifs et ballottés par papa, mais surtout par maman qui pousse pour qu'ils réussissent à tout prix leur vie, ces enfants font figure d'écrans blancs sur lesquels leurs parents névrosés projettent leurs propres ambitions. D'ailleurs, si la plupart sont si stressés quand ils se tapent trois examens d'admission dans la même fin de semaine, ce n'est peut-être pas tant à cause des examens que des attentes stressantes de leurs parents. Le film se termine sur un ardent plaidoyer pour l'école publique, parfois carrément miraculeuse pour les enfants, allergiques à la performance à outrance du privé et qui ont la vie devant eux pour se rattraper. Ce plaidoyer est rafraîchissant à entendre. Il nous aide à relativiser les choses et surtout à nous libérer du navrant esprit de magasinage.

Voir tous ces gens de la petite bourgeoisie décapante ou de la banlieue prospère prendre des airs de victimes, et traiter d'inhumain un système qui invite à l'effort et au dépassement, est affligeant.

À LIRE AUSSI, LE TEXTE DE RICHARD THERRIEN EN PAGE 16.

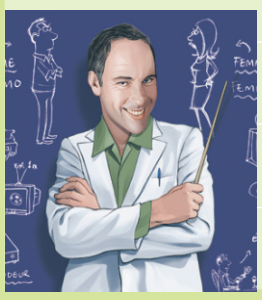
Pour joindre notre chroniqueuse : **npetrows@lapresse.ca**

PAS COMME LES AUTRES

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

« L'idée au départ, c'est de ne pas être un groupe comme les autres, de faire quelque chose que les autres n'ont pas pensé à faire, explique Simon Proulx (au premier plan). Toutes les fois qu'arrive une idée, on se demande : est-ce que quelqu'un d'autre ferait ça ? Est-ce qu'on cherche encore à être le *band* qui fait les choses différemment ? On tripe quand on voit des gros gars poilus crier et chanter des trucs qu'ils ne chanteraient jamais autrement, mais vraiment dans la joie ! Ça leur fait du bien, à eux aussi. » Derrière Simon Proulx, de gauche à droite : Alexandre Parr, Pierre-Luc Boisvert et Charles Dubreuil.

Réseau Scènes près de chez vous
18 salles de spectacle

LES HOMMES VIENNENT DE MARS LES FEMMES DE VÉNUS

SAINT-HYACINTHE
12 novembre
450 778-3388
SAINTE-THÉRÈSE
19 décembre
450 434-4006
VALLEYFIELD
13 février
450 373-5794

DENIS CHANG

SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
22 octobre
1 888 443-3949
SAINT-EUSTACHE
23 octobre
450 974-ARTS (2787)
SOREL-TRACY
5 novembre
450 780-1118
BELOEIL
12 novembre
450 464-4772

LOUISE FORESTIER

SAINTE-GENEVIÈVE
5 février
514 626-1616
L'ASSOMPTION
24 octobre
450 589-9198, poste 5
SAINTE-THÉRÈSE
12 décembre
450 434-4006
SAINT-HYACINTHE
29 avril
450 778-3388

LA BOÎTE À CHANSONS

SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
13 novembre
1 888 443-3949
SAINTE-GENEVIÈVE
18 et 19 février
514 626-1616

Québec · musicaction Canada · Patrimoine canadien · Conseil des Arts du Canada · LA PRESSE · cyberpresse.ca
1984427
reseauscenes.com

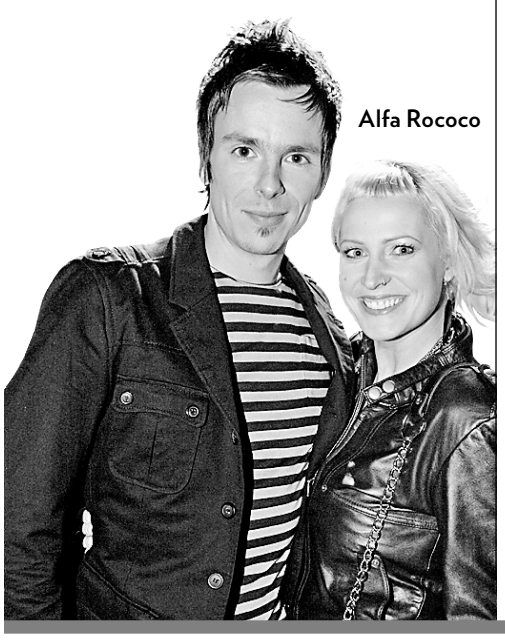
ARTS ET SPECTACLES MUSIQUE

TRIO

MARIE-CHRISTINE BLAIS

LEVER L'ANCRE EN FRANCE

Le groupe Alfa Rococo va – temporairement – lever l'ancre afin de soutenir le lancement en France de son album *Lever l'ancre* (sorti ici en mai 2007 et couronné par un Félix). À compter du 9 novembre, le public hexagonal pourra acheter en effet le disque des jolies chansons du duo Justine Laberge et David Bussières. Juste retour des choses: leur succès *Les jours de pluie* avait été composé lors d'un séjour en Espagne il y a quelques années! Pendant deux mois, le groupe assurera la première partie de la tournée du groupe pop rock Superbus, notamment un soir au Zénith de Paris.



Alfa Rococo

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND LA PRESSE

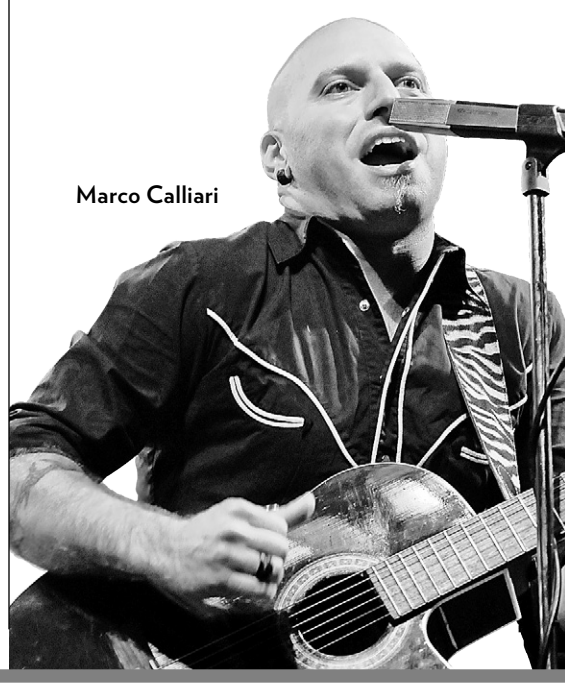
Louis-José Houde et Rémi-Pierre Paquin.

LE GALA, CÔTÉ NUMÉROS

Présenter un numéro pendant le Gala de l'ADISQ ou l'Autre Gala de l'ADISQ, c'est souvent mémorable pour un artiste – et pour les spectateurs. Cette année, le programme est top niveau. À l'Autre Gala, animé par Rémi-Pierre Paquin le 26 octobre, se produiront Richard Desjardins, Malajube, Mara Tremblay, Renée Martel et La patère rose. Animé par Louis-José Houde le 1er novembre, le Gala recevra, lui, Coeur de pirate, Ginette Reno, Beast, Jean Leloup, Ima, Louis-Jean Cormier, Marc Hervieux... et bien d'autres! Grosses soirées en perspective pour les amateurs de musique, qui peuvent en outre, pour la première fois de l'histoire de l'ADISQ, voter pour le groupe populaire de l'année – ils ont pour cela jusqu'à demain, sur le site Radio-Canada.ca/adisq.

DESCHAMPS ET CALLIARI

Les particulièrement énergiques Martin Deschamps et Marco Calliari seront du cinquième spectacle au profit de l'Association des paraplégiques du Québec, présenté au Medley, le jeudi, 5 novembre, dès 19h. Baptisée fièrement *Rock & roule*, la manifestation recevra également Breen LeBoeuf, Angel Forrest et d'autres voix blues et soul du Québec. Plus d'infos sur le site www.paraquad.qc.ca, sur le site de TicketPro ou au 1-877-341-7272.



Marco Calliari

ARLO GUTHRIE

Quatre générations de Guthrie

S'il fallait compter sur les doigts d'une seule main les grands noms de la chanson moderne d'Amérique, celui de la famille Guthrie en ferait certes partie. Alors? Qui dit Guthrie dit Woody? Arlo? Bien évidemment. Mais il faut désormais compter également sur Abe, Sarah Lee, Cathy, Annie... et leur progéniture!

ALAIN BRUNET

PHOTO FOURNIE PAR YOU SEND IT

« Cette tournée met en lumière les créations de toute la famille Guthrie, et cela inclut quelques chansons de mon père», explique Arlo Guthrie. La tournée inclura aussi quelques chansons de ses enfants. « Vous savez, mes enfants ont leur propre carrière, ils exercent ce métier. N'allez pas penser que je les traîne de force sur scène!»

«Je ne suis pas venu à Montréal depuis au moins 10 ans. Il était temps, car j'y suis venu régulièrement. Je me souviens, d'ailleurs, de très beaux moments vécus chez vous avec Pete Seeger. Ça me manque!» s'exclame Arlo Guthrie au bout du fil.

La musique des réparties ne ment pas: l'homme est jovial, loquace et généreux. Il n'hésite pas à fournir toute la matière nécessaire au scribe afin qu'il puisse capter l'intérêt des lecteurs.

«C'est la première fois que je tourne avec la famille entière», souligne-t-il, prévenant que ce nouveau spectacle n'est pas seulement le sien, mais aussi celui des quatre générations de Guthrie, incluant le paternel dont Arlo semble assumer parfaitement le legs. Tout comme pour ses héritiers.

«J'ai fait de petites tournées avec mon fils Abe il y a trois ou quatre ans (et il m'a accompagné pendant plus de vingt ans) et aussi avec mon petit-fils Krishna. Mais c'est la première fois que je tourne avec mes quatre enfants et mes sept petits-enfants», indique grand-père Arlo, qui n'entend pas voler la vedette à qui que ce soit.

«Cette tournée met en lumière les créations de toute la famille Guthrie, et cela inclut quelques chansons de mon père. Nous avons choisi un angle intéressant à ce titre: après son décès en 1967, plusieurs de ses textes ont été mis en musique par différents compositeurs, et nous allons interpréter une part de ce matériel. Nous allons également interpréter des chansons de mes enfants et quelques-unes pour lesquelles je suis connu – *Coming into Los Angeles*, *City of New Orleans*...»

On lui rappelle que cette dernière est aussi un tube francophone de Joe Dassin – *Salut les amoureux*. Croyez-le ou non, Arlo Guthrie n'en connaissait pas l'existence!

«Je savais qu'*Alice's Restaurant Massacree* avait été traduite... Mais je ne savais rien sur ce Joe Dassin et cette version de *City of New Orleans,* assure-t-il. Vous savez, lorsque mon père était hospitalisé pour la maladie (de Huntington) qui l'a emporté, on le ramenait à la maison une journée par semaine, et ma tâche était de lui faire découvrir ses chansons traduites en langue étrangère. Il adorait.»

On aura saisi qu'Arlo Guthrie, très attaché aux siens, est un homme comblé par cette réunion familiale qui sillonnera le continent jusqu'au printemps.

«Vous savez, mes enfants ont leur propre carrière, ils exercent ce métier. N'allez pas penser que je les traîne de force sur scène! Nous avons tous pensé qu'il serait très agréable d'organiser ensemble un spectacle. La beauté de la chose, c'est que personne n'a les mêmes points de vue. Même si, politiquement, nos valeurs sont similaires.»

Libre penseur

L'aïeul Woody fut longtemps associé à la gauche américaine. Et vous, fiston Arlo? « Si je suis de gauche? Ça dépend... Si vous êtes gauchiste de tradition, il y a fort à parier que vous jugiez que je ne suis pas de gauche. Si vous êtes à droite, vous trouverez que le suis! En fait, j'ai toujours été favorable aux syndicats, je partage plusieurs valeurs politiques de mon père. Nous traversons d'ailleurs une période débile où la richesse est concentrée dans les mains d'une petite minorité. Les gens ordinaires, dont je suis, doivent se tenir.»

« Nous évitons tous de nous coller à l'industrie de la musique. Trop souvent, on finit par y vendre son âme parce qu'on a voulu y devenir quelqu'un. Chez les Guthrie, on aime les chansons qui font partie de la vie des gens. »

Le progressisme, selon le résidant du Massachusetts, ne peut exister ailleurs que dans son pays.

«Je m'intéresse aux valeurs fondatrices des États-Unis. Rien à voir avec l'argent. *One man, one vote kind of stuff*. Le droit pour chacun de prendre sa destinée en main. Oui, j'ai déjà soutenu le républicain Ron Paul parce qu'il est un brillant expert financier et qu'il s'oppose aux abus de Wall Street en analysant les conséquences. Par contre, je ne le soutiens pas sur plusieurs enjeux sociaux. En tout cas, il fut un des rares républicains à s'opposer à la guerre d'Irak. En fait, je crois qu'il faut éviter tout enfermement idéologique. Je pense que c'est ainsi beaucoup plus sain.»

Arlo Guthrie admet avoir déjà été membre du parti républicain, un petit détour qu'il se remémore en riant. «Je me suis déjà joint à ce parti car je croyais pouvoir aider à son changement. Franchement, ça n'a pas aidé du tout! Je ne suis maintenant d'aucun parti, je reste libre penseur. Vous savez, mon père fuyait les idéologies de la gauche rigide. Mes enfants sont aussi des libres penseurs: ils partagent les valeurs de leurs parents, mais nous avons tout fait pour qu'ils se forgent une pensée autonome.

«Voilà pourquoi nous évitons tous de nous coller à l'industrie de la musique. Trop souvent, on finit par y vendre son âme parce qu'on a voulu y devenir quelqu'un. Chez les Guthrie, on aime les chansons qui font partie de la vie des gens. Des chansons qui décrivent tous les recoins de l'existence, de la naissance à la mort. Des chansons qui débordent largement le cadre du divertissement.»

Malgré toutes les précautions qu'il dit avoir prises pour lui comme pour ses enfants et ses petits-enfants, Arlo sait que la tradition Guthrie peut être lourde à porter.

«Heureusement, nous nous en sortons bien jusqu'à maintenant, d'autant plus que nous réalisons le rêve de mon père: tourner avec ses enfants. Vous savez, je n'ai jamais vu mon père chanter, je n'ai pu tourner avec lui. C'est son rêve qui devient ici réalité. Nous en garderons un souvenir impérissable.»

Arlo Guthrie et sa famille se produisent au Théâtre Outremont, le 29 octobre.

EN UN MOT

Fils du légendaire chanteur et compositeur folk Woody Guthrie, Arlo Guthrie est en tournée avec ses quatre enfants et ses sept petits-enfants.

JOHANNE PROVENCHER

J'ai un country qui veut vivre

À ceux qui demandent régulièrement qu'on leur suggère un nom de chanteur country québécois contemporain, de qualité et en français, en voici un : Johanne Provencher. L'auteure-compositrice-interprète originaire de Chambly vient de lancer son troisième album, *Real Country*, tout en français malgré son titre… et tout en rythme, en énergie, en humour et en thèmes contemporains, mariés au country-rock et au bluegrass.

PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE

Johanne Provencher écrit, compose et joue de la guitare depuis son enfance, quand elle se produisait dans l'orchestre familial.

MARIE-CHRISTINE BLAIS

Quand elle est allée en France en mai dernier pour représenter le Québec au Festival des cultures d'Amérique francophone, Johanne Provencher a eu la surprise de sa vie. Parce que c'était rempli ? Pas du tout, elle a l'habitude des salles pleines. Mais bien parce qu'un club de danse country de la Côte d'Azur avait monté une chorégraphie sur une de ses chansons, qui a été interprétée pendant le spectacle de Miss Provencher !

C'est qu'elle a du chien, Johanne, et du mordant. D'ailleurs, c'est presque toujours sur des rythmes « up tempo » qu'elle s'exprime, même quand il est question d'amour ou de lassitude. Sur *Real Country*, elle n'hésite pas à montrer un peu les dents quand il est question des artistes pop qui surfent sur la vague country (dans la chanson-titre : « Je connais la rengaine/faites-moi pas brailler/avec votre coming out country ») ou de l'industrie du disque qui se nourrit des artistes (« Désolation, destruction/Dynamite dans la carrière/Extraction, attention/N'attendez plus, vautours/Il ne reste plus rien/Pas besoin de tourner autour/c'est le début de la faim »). Mais elle est aussi capable de parler avec émotion d'amour, d'un ami suicidé (la très jolie *Le maître de piste*, inspiré par un ami humoriste qui a décidé de quitter ce monde), des relations par internet (*Le filet.net*, où elle établit une relation entre la pêche et les cyberamours), etc.

En fait, il serait plus juste de dire qu'« ils » établissent une telle relation. Car Johanne Provencher, qui écrit, compose et joue de la guitare – depuis son enfance, quand elle se produisait dans l'orchestre familial –, travaille toujours avec les deux mêmes personnes depuis son deuxième album, *Fille de coeur* (2005), et c'est le trio qu'on rencontre quand on rencontre Johanne Provencher, soit le compositeur-arrangeur Pierre Côté (par ailleurs, son bien-aimé) et la parolière-compositrice Martine Hudon : « On fonctionne comme ça se fait à Nashville, avec des rencontres de production une fois par semaine, avec nos guitares, nos enregistreuses, et on travaille, on argumente, jusqu'à ce qu'on trouve ce qu'on veut. Et on vote à trois ! » explique l'énergique Johanne Provencher. « C'est un fonctionnement qui nous permet de monter le niveau des textes, des chansons », ajoute la discrète Martine Hudon. « Et c'est le fun, on ne s'est jamais disputé, mais on discute », renchérit Pierre Côté, qui se prépare par ailleurs à partir en tournée… au Japon aux côtés de la jazzwoman Carol Welsman.

Guitariste particulièrement doué, Pierre Côté est issu du milieu jazz et a joué/enregistré/tourné avec tout le monde ou presque : Jim Corcoran, Ginette Reno, Renée Martel, le Cirque du Soleil, Shilvi, Luce Dufault, Roch Voisine, Lynda Lemay, Bob Walsh, Muzion… ainsi que Bourbon Gautier, qui lui a fait connaître le riche univers musical du country. Martine Hudon, elle, chante, écrit et joue de la basse, entre autres. « Mais au moment de la réalisation de *Real Country*, ç'a été particulier, explique Johanne. Chacun de nous trois, on a vécu la mort d'un proche frappé par la maladie. Ça, c'est un drame, un vrai, sur lequel on n'a pas de contrôle. Alors, sur le disque, on a laissé faire le mélodrame, pas besoin d'en rajouter. J'ai pas le goût d'être la victime. »

Le trio connaît son country contemporain sur le bout de ses bottes de cow-boy. Pour Côté, il fallait un angle Dwight Yoakam à l'album, Johanne Provencher tenait, elle, à un shuffle à la manière de Vince Gill ou George Strait (ça a donné *Le filet.net*), Martine a fait connaître Jon Randall à ses deux comparses, et la reprise de *Honky Tonk Woman* des Rolling Stones est un très chouette shuffle swing, avec des accents de bluegrass bien placés ici et là.

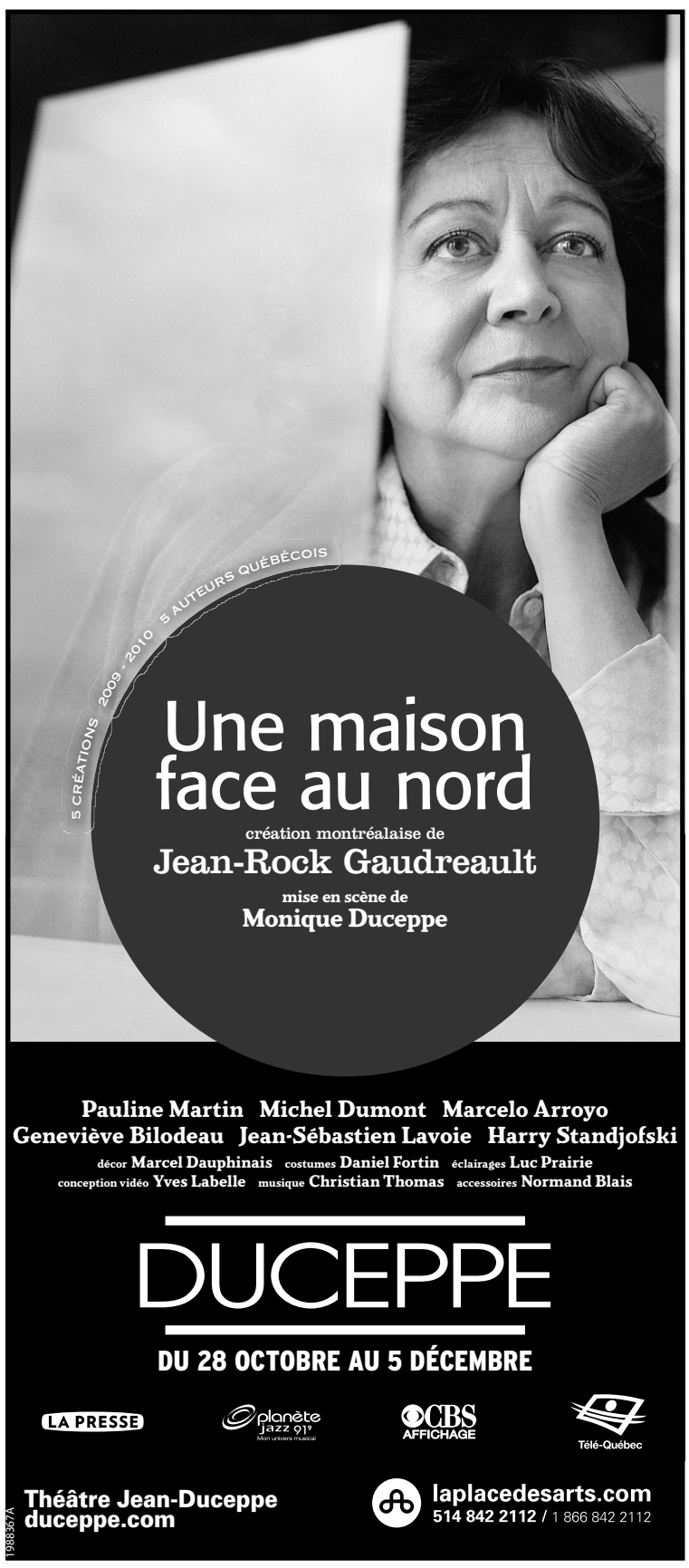
S'il a été enregistré à Granby, où vivent Provencher et Côté, l'album a été mixé à Memphis et masterisé à Nashville, pour obtenir la couleur country voulue. Ça ne veut pas dire que c'est plus facile ici, et c'est donc à partir de son site (johanneprovencher.com) que la chanteuse vend *Real Country*. Ou, comme le veut encore la tradition, pendant ses spectacles (elle sera au Petit Medley, à Montréal, le 25 novembre).

Qu'importe, Johanne Provencher signe et persiste : « Ça me fait plaisir d'être reconnue comme une auteure-compositrice-interprète country (elle a remporté le Félix du meilleur album country pour son premier disque), mais mon objectif, c'est d'être reconnue un jour comme auteure-compositrice-interprète, point ! »

À ÉCOUTER

Allez écouter un extrait de la chanson *Le début de la faim* de Johanne Provencher sur **cyberpresse.ca**.

COUNTRY
JOHANNE PROVENCHER
REAL COUNTRY
PJP MUSIQUE.



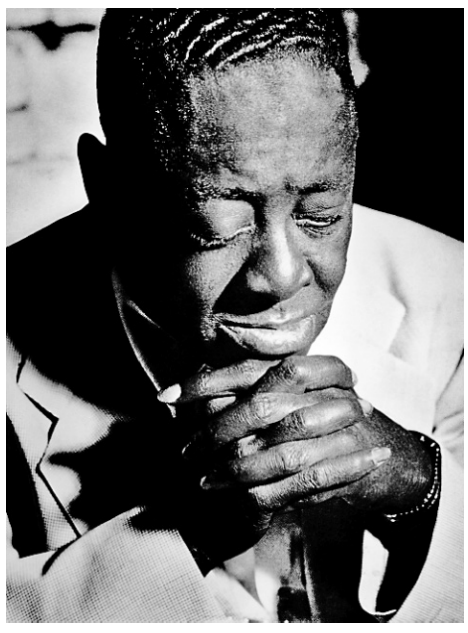
ARTS ET SPECTACLES **MUSIQUE**

© HERMAN LEONARD PHOTOGRAPHY, LLC

1. *Billie Holiday, Cooking for Dog*, New York, 1949.

© HERMAN LEONARD PHOTOGRAPHY, LLC

2. *Billie Holiday, Angel with Smoke*, New York, 1949.



© HERMAN LEONARD PHOTOGRAPHY, LLC

3. *Art Tatum, Portrait*, Los Angeles, 1955.

© HERMAN LEONARD PHOTOGRAPHY, LLC

4. *Miles Davis, Montreux*, 1991.

HERMAN LEONARD, PHOTOGRAPHE DE JAZZ

Témoin de Billie Holiday

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

Il a photographié Billie Holiday dans sa cuisine, Louis Armstrong dans les coulisses, Dexter Gordon dans un nuage de fumée et Miles Davis un mois avant sa mort.

Dire que Herman Leonard, 83 ans, est une légende vivante n'est pas exagéré. Ses clichés de jazzmen ne sont pas seulement célèbres, ils appartiennent quasiment au domaine public, étant régulièrement reproduits sur des affiches, des jaquettes de livres, des pochettes de disques et même des t-shirts.

Étrangement, l'essentiel de sa période « jazz » n'aura duré qu'une quinzaine d'années, s'échelonnant principalement entre 1948 et 1965. « Il fallait bien vivre », raconte celui qui deviendra ensuite photographe de mode, de pub et, surtout, correspondant en Europe pour le magazine *Playboy*.

Pointe visible d'une carrière monumentale, elle demeure toutefois pour lui la quintessence de son œuvre. « C'est le seul travail par lequel je me sois vraiment démarqué », dit-il aujourd'hui, en toute lucidité. « J'ai eu la chance d'être là à une époque où les photographes de jazz étaient rares. J'avais accès aux musiciens. Pour eux, chaque cliché était un événement. »

Bonne nouvelle: la Maison du jazz expose, à compter du 22 octobre, une quarantaine de clichés pris au fil des ans par le réputé photographe. Pour *La Presse*, il en commente quelques-unes.

1. *Billie Holiday, Cooking for Dog, New York*, 1949
2. *Billie Holiday, Angel with Smoke*, New York 1949

« Je travaillais pour le magazine *Ebony*. Je suis allé à son appartement avec un journaliste. Je ne l'avais jamais rencontrée. Quand elle nous a ouvert la porte, avec son tablier de cuisine, j'ai pensé que c'était la bonne! Elle nous a reçus gentiment dans son appartement très modeste. On a pris quelques photos aux fourneaux avec son chien. Ensuite on a traversé la rue, il y avait un club de jazz juste en face. Je la voulais au micro. C'était l'après-midi. Il n'y avait personne. J'ai pris une demi-douzaine de photos et c'était réglé.

Je la trouve assez heureuse sur cette photo. Elle venait de passer six mois en prison. Elle était *clean*. D'où le reportage pour *Ebony*. Quand je l'ai revue en 1955, elle était beaucoup moins en santé. Elle était triste.

La fumée de cigarette? Je ne savais pas à l'époque qu'elle était si importante. Je le réalise aujourd'hui. C'est elle qui donne le mouvement. La façon dont j'utilisais la lumière accentuait ce côté dramatique. Je suis content de l'avoir fait. Mais je me sens mal pour les musiciens qui sont morts du cancer du poumon! »

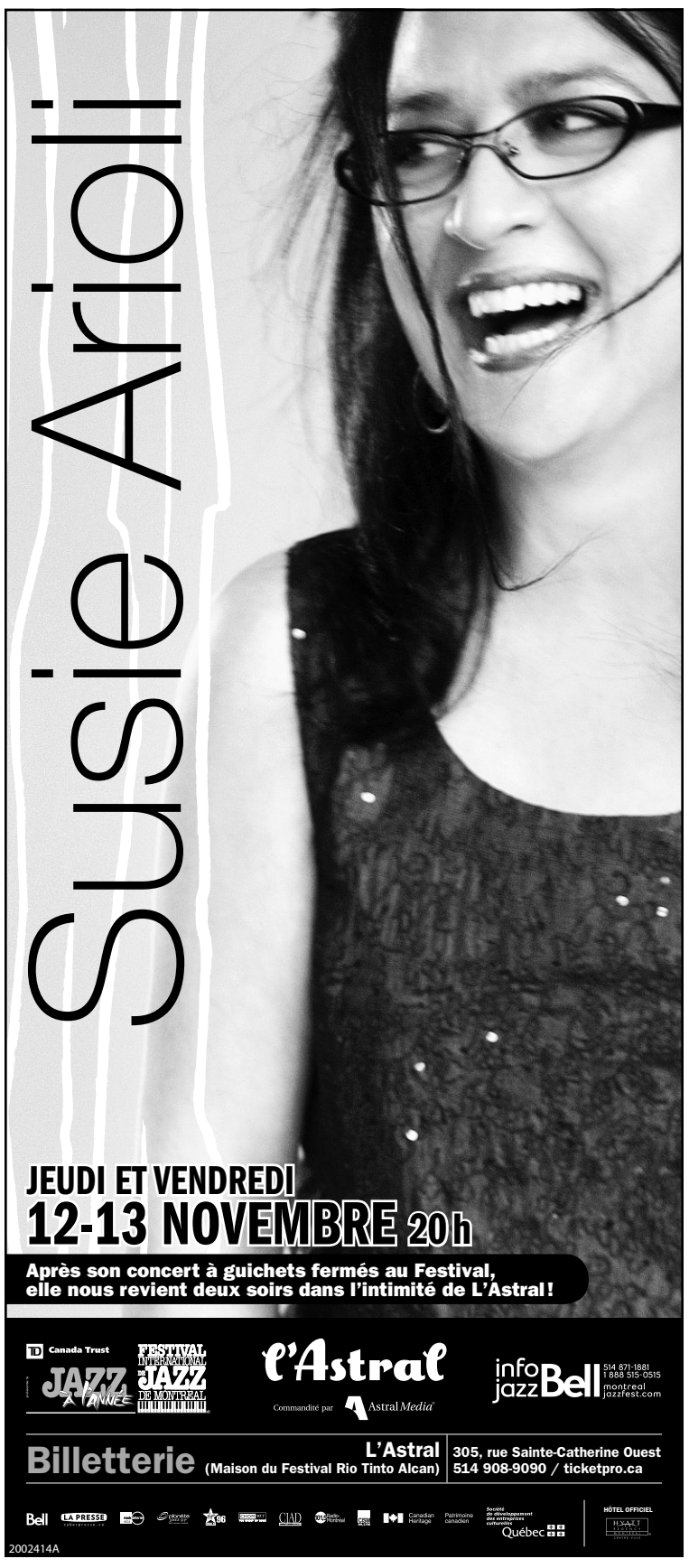
3. *Art Tatum, Portrait*, Los Angeles, 1955

« J'avais été envoyé par les disques Verve pour faire une pochette de disque. Nous sommes allés chez lui. C'est très difficile de prendre des photos de pianistes originales. On est limités. Dans ce cas-ci, je voulais ses mains. C'est là qu'était son génie. Il était aveugle. Je ne voulais pas qu'il fixe la caméra. Un de ses yeux était très grand, l'autre tout petit. Ce n'était pas très attirant. Alors je lui ai demandé de baisser les yeux sur son clavier. »

4. *Miles Davis, Montreux*, 1991

« Celle-ci, j'en suis particulièrement fier. Elle a été prise pendant une répétition à Montreux. Il n'y a pas d'instrument. Seulement son visage. On sent l'angoisse dans ses yeux. Il était malade, il le savait. Il savait qu'il allait mourir. C'est ce qui rend cette photo particulièrement puissante… »

L'exposition *Herman Leonard* est présentée à la Galerie Lounge de la Maison du Festival de jazz à compter du 21 octobre, 305, rue Sainte-Catherine Ouest, 2e étage.



ROSE

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était

Après un premier album éponyme qui a fait des étincelles (500 000 exemplaires vendus) et qui comptait une chanson devenue un classique (*La Liste*), la jeune auteure-compositrice-interprète française Rose lance un deuxième disque, cette fois de « célibataire trentenaire », pour reprendre ses mots, baptisé très joliment *Les souvenirs sous ma frange*. On lui a téléphoné pour en parler !

MARIE-CHRISTINE BLAIS

En août 2008, Rose avait terminé sa longue tournée par un spectacle particulièrement enlevé, gracieux et craquant au Club Soda de Montréal, dont elle garde un souvenir particulièrement heureux sous sa frange noire. Depuis, il lui est arrivé bien des choses: elle a notamment épousé le Julien qui avait inspiré le premier album (plus justement, c'était la rupture d'avec Julien qui avait donné naissance aux chansons). Et elle en a divorcé.

Après la tournée éreintante, le succès-surprise de l'album et son cortège de promotion et l'échec conjugal, les chansons n'arrivaient tout simplement pas. « Et puis tout à coup, de janvier à mars derniers, c'est comme si je pouvais écrire sur tous les sujets, explique Rose de sa voix délicieusement éraillée. J'ai écrit, écrit... Je ne sais toutefois pas pourquoi, au final, la majorité des chansons portent tant sur le temps et les souvenirs... C'est sûr qu'il y a un échec amoureux qui plane un peu au-dessus, mais ce n'est pas le sujet du disque, contrairement à mon premier. J'imagine que je suis moins une jeune fille, que je suis à l'âge de regarder derrière et devant tout à la fois. »

C'est ce qui explique le texte de *Yes we did*, premier extrait du disque: « Bien sûr que c'est un clin d'oeil au *Yes we can* de Barack Obama, puisque c'est une espèce de bilan de mon année 2008, et j'étais contente de pouvoir faire une chanson un peu légère sur les événements survenus (ça va du réchauffement de la planète à Carla Bruni!) comme sur mes échecs personnels », dit-elle en riant. On remarquera au passage les arrangements plus fouillés de l'album.

« J'aime toujours ça, la folk et la country, mais j'aime aussi la chanson pop. »

« Cette fois-ci, j'ai travaillé avec Jérôme (Plasseraud) et Thibault (Barbillon), je les avais découverts sur MySpace il y a quatre ans, ils font partie d'un groupe qui s'appelle 1973 et que j'aime beaucoup. Et puis, on s'est rencontrés par hasard à une soirée, et Jérôme est devenu mon guitariste (il était du spectacle au Club Soda). Peu à peu, naturellement, avec Thilbault, on a réalisé ensemble l'album. Je voulais enlever l'étiquette « folkleuse country » avec ses bottes et son harmonica. J'aime toujours ça, la folk et la country, mais j'aime aussi la chanson pop. »

D'où des orchestrations avec des harmonies vocales, une instrumentation variée, des moments instrumentaux qui font décoller les chansons de l'univers personnel de Rose: « Sur le premier disque, je faisais beaucoup de jeux de mots, un peu comme pour dire « regardez, je sais écrire », dit-elle. Cette fois, c'est plus direct. Une chanson comme *Chez moi*, c'est vraiment de ma famille qu'il est question et, en même temps, c'est un peu décalé. Sur *C'était comment déjà*, c'est la petite fille de mon éditrice qui chante avec moi, à propos de toutes ces questions qu'on se pose toujours: comment c'était, comme ça sera. Des questions sans réponses, évidemment... Il n'y a pas de mode d'emploi pour la vie, n'est-ce pas? »

Non, mais il y a des chansons. Que Rose interprétera sur scène à partir de novembre. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était quand on en fait de la musique.

CHANSON
ROSE
ROSE, LES SOUVENIRS SOUS MA FRANGE /EMI

PHOTO FOURNIE PAR ROSE

« C'est sûr qu'il y a un échec amoureux qui plane un peu au-dessus (de son dernier album), mais ce n'est pas le sujet du disque, contrairement à mon premier », explique l'auteure-compositrice-interprète française Rose.

Réseau Scènes
18 salles de spectacle
EN SPECTACLE CETTE SEMAINE SUR SCÈNE PRÈS DE CHEZ VOUS
cyberpresse.ca/reseauscenes
LA PRESSE cyberpresse.ca
1992651

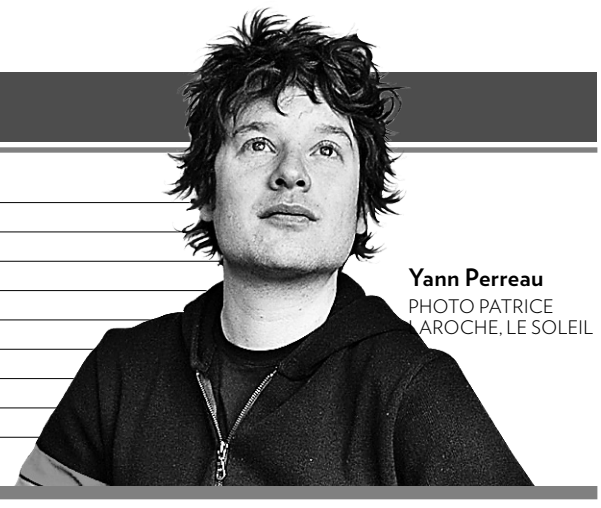
Paco Peña
Vendredi 23 octobre au Théâtre Outremont
CE VENDREDI ! Soirée exceptionnelle avec LE guitariste flamenco !
BILLETTERIE THÉÂTRE OUTREMONT 1248, Avenue Bernard Ouest 514 908-9090 • ticketpro.ca
info jazz Bell 514 871-1881 1 888 515-0515 montrealjazzfest.com
Canada Trust JAZZ L'année FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL
Bell LA PRESSE cyberpresse.ca Canadian Heritage Patrimoine canadien Québec HÔTEL OFFICIEL
2002852A

À L'AFFICHE AU CABARET
NOMINATION ADISQ 2009
SPECTACLE DE L'ANNÉE
Bruno Pelletier
SUPPLÉMENTAIRES | 12 AU 14 NOV. DERNIÈRE CHANCE!
MAINTENANT
DUBOIS REVU INCORRIGIBLE
HÔTEL OMNI MONT-ROYAL
JUSQU'AU 31 OCTOBRE
PATRICK NORMAN
5 COMPLET COMPLET 8 NOVEMBRE
SOIRÉE SPÉCIALE LE 31 DÉCEMBRE
PARTY Time
FUN ★ DANSE ★ CÉLÉBRATION
19 NOVEMBRE AU 30 JANVIER
12 HOMMES SUR SCÈNE
OH BOY
4 FÉVRIER AU 2 AVRIL
514 790-1245 | 1800 361-4595
www.admission.com*
Infos: cabaretducasino.com
*moyennant les frais de service
Le Cabaret DU CASINO
1979007A
1979035

ARTS ET SPECTACLES **MUSIQUE**

SUR LES PLANCHES

BIG BOI, ce soir au Club Soda.
LYNDA THALIE, ce soir au Théâtre de la ville.
THE AIRBORNE TOXIC EVENT, demain à La Tulipe.
FLOGGING MOLLY, demain au Métropolis.
EMMYLOU HARRIS, demain au Théâtre Saint-Denis.
DEAD MAN'S BONES, lundi au National.
MOONSPELL, lundi aux Foufounes électriques.
OLIVER JONES TRIO, mardi à l'Astral.
THE NEW CITIES, mardi au Club Soda.
LAURA PAUSINI, mercredi au Centre Bell.
YANN PERREAU, mercredi à La Tulipe.
THE RAVEONETTES, mercredi au Club Soda.
THE JW-JONES BLUES BAND, mercredi à l'Astral.
NATURALLY 7, jeudi au Club Soda.
JULIE LAMONTAGNE, jeudi à l'Astral.
CAÏMAN FU, jeudi à l'Espace Dell'arte
HARRY MANX, vendredi à l'Astral.
ELSIANE, vendredi à la salle Pierre-Mercure.
PACO PENA, vendredi au Théâtre Outremont.



Yann Perreau
PHOTO PATRICE LAROCHE, LE SOLEIL

BOBBY BAZINI

Le mystère de la voix

Non, ce n'est pas un autre cas de type Bori-qui-ne-veut-pas-montrer-son-visage. Mais oui, le jeune chanteur québécois Bobby Bazini, dont la chanson *I Wonder* attire beaucoup l'attention ces jours-ci, prend son temps pour dévoiler peu à peu ses traits. Timide et surpris de la réaction radio, il a accepté de répondre à nos questions.

MARIE-CHRISTINE BLAIS

Pas de disque en mains, seulement une chanson qui tourne beaucoup et une voix très particulière, un timbre un peu à la croisée d'Antony Hegarty (du groupe Antony and The Johnsons) et de Jack Johnson, avec un vibrato singulier… Bref, Bobby Bazini a une voix soul et – sur la foi d'une seule chanson, il est vrai –, un talent d'auteur-compositeur prometteur.

«Je n'ai pas pris de cours de chant, explique le jeune francophone de 20 ans à la "vieille voix anglo-soul", mais mes parents chantaient beaucoup, et j'ai toujours voulu développer une voix qui serait différente de celles des autres. Je suis du genre, quand je veux m'acheter un chandail, à essayer de me pogner une place où personne n'ira acheter le même!» explique en riant Bazini.

Oui, il est francophone, mais ses chanteurs préférés sont anglophones: Johnny Cash, Otis Redding, Ray Charles, Bob Dylan, Bob Marley et compagnie, tous dotés d'une voix très typée, reconnaissable instantanément, en passant. C'est d'abord le country qui a intéressé le natif de Mont-Laurier, puis le soul. «D'ailleurs, Tino Izzo (réalisateur et arrangeur de la chanson) m'a fait remarquer que *I Wonder* pouvait aussi bien être totalement country que totalement soul, selon les arrangements. On a choisi le soul parce que c'est un style plus actuel, qui touche plus les jeunes que le country, au Québec.»

«*I Wonder*, c'est une chanson sur les histoires d'amour de nos grands-parents qui duraient toujours alors que nous, on n'y arrive pas, reprend-il. Je me demande donc si un jour, ça va nous arriver, ce genre d'histoire, pas juste à moi, mais à tout le monde. Est-il possible aujourd'hui d'aimer comme autrefois?»

Chose certaine, sa chanson, elle, semble être aimée puisque les radios ont rapidement fait tourner *I Wonder*, qui n'existe qu'en mode numérique. Début novembre, un mini-album comprenant deux autres chansons devrait sortir. Et le physique de Bobby Bazini, être révélé toujours plus.

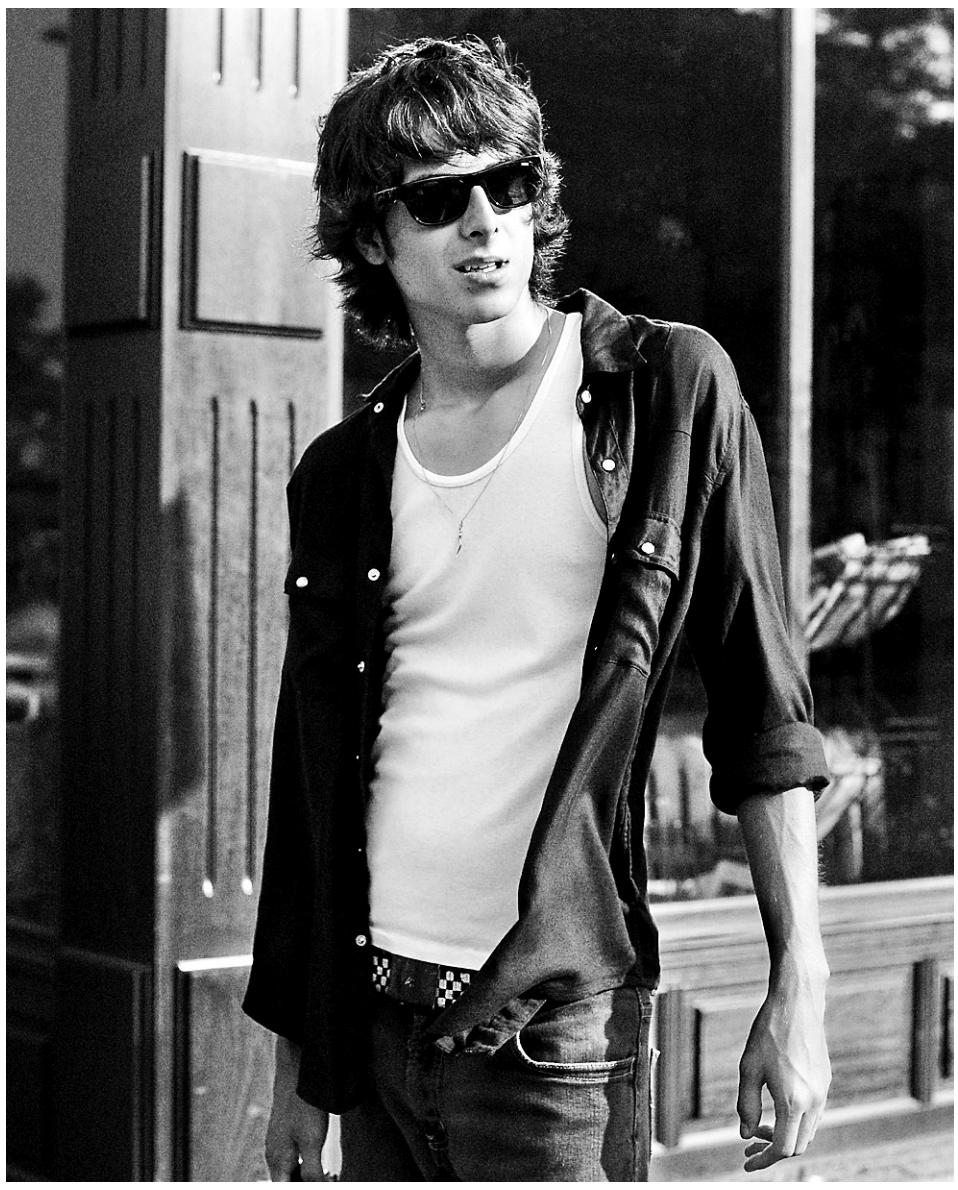
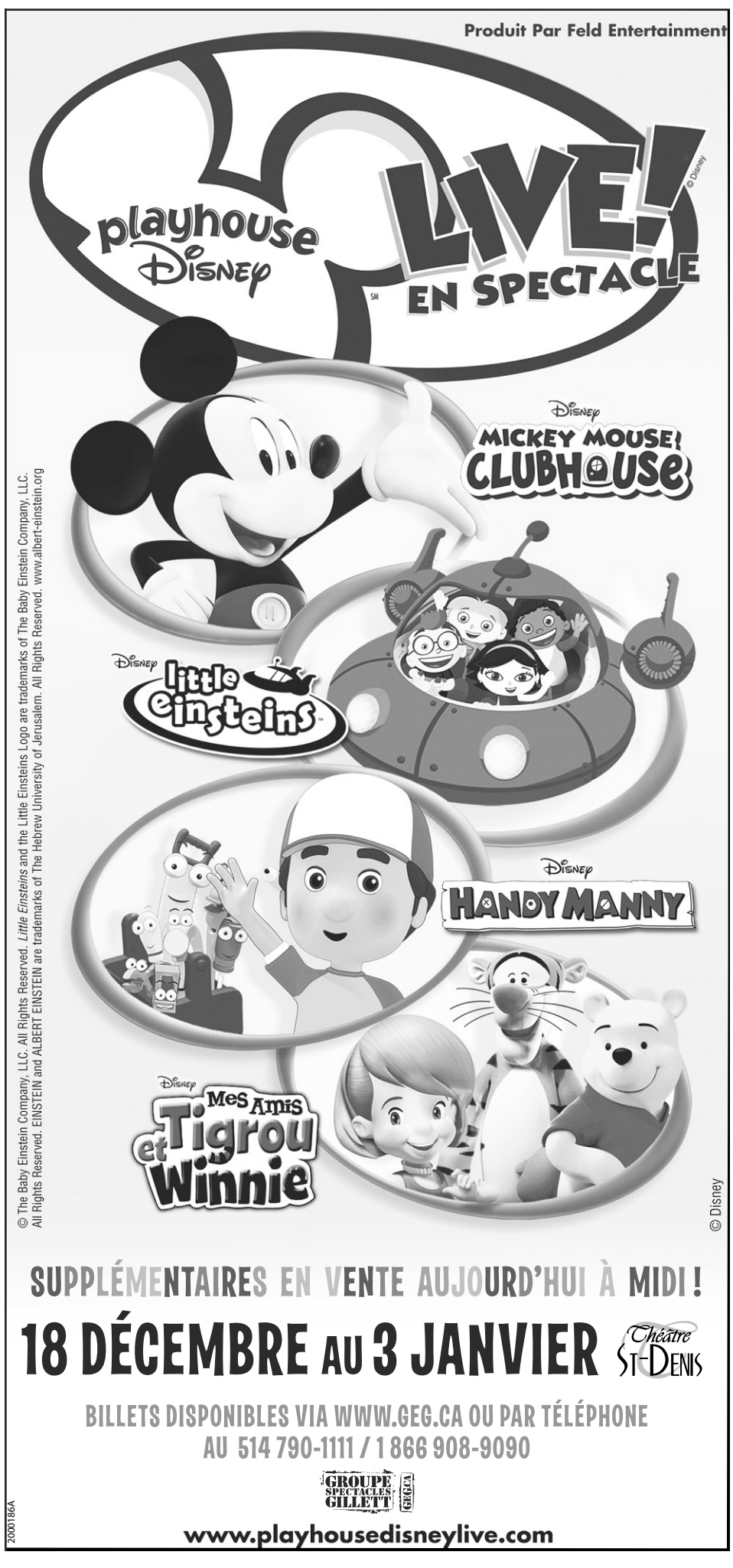
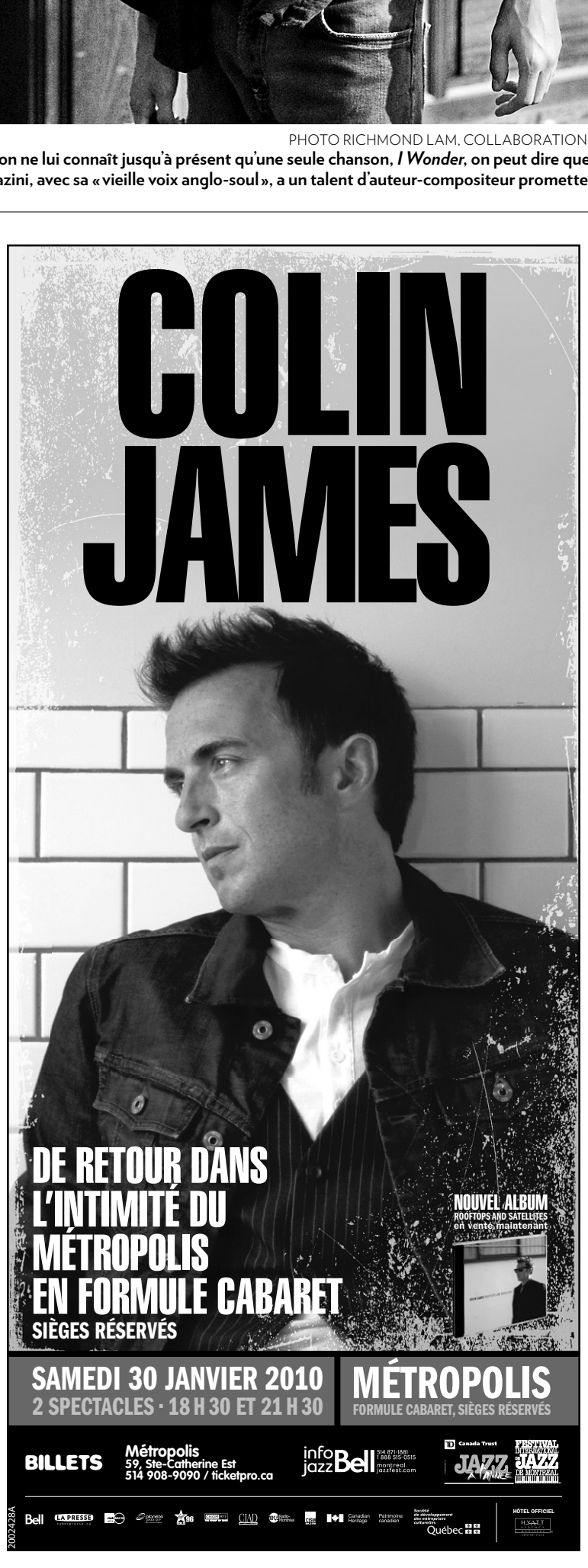


PHOTO RICHMOND LAM, COLLABORATION SPÉCIALE

Même si on ne lui connaît jusqu'à présent qu'une seule chanson, *I Wonder*, on peut dire que le jeune Bobby Bazini, avec sa «vieille voix anglo-soul», a un talent d'auteur-compositeur prometteur.





DISQUES CLASSIQUES

Les concertos inconnus (suite)

CLAUDE GINGRAS

La série « The Romantic Piano Concerto » de la marque britannique Hyperion approche de la cinquantaine. Le disque no 47 contient des concertos des Allemands Salomon Jadassohn (1831-1902) et Felix Draeseke (1835-1913) joués par Markus Becker et l'Orchestre de la Radio de Berlin que dirige Michael Sanderling. Le disque no 48 est consacré à deux compositeurs anglais: Julius Benedict (1804-1885), d'origine allemande, et Walter Macfarren (1826-1905), d'origine écossaise. On y retrouve des habitués de la série, soit Howard Shelley et l'Orchestre symphonique de Tasmanie, qu'il dirige du piano.

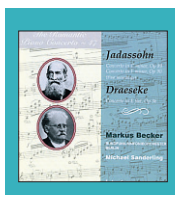
Comme la plupart des compositeurs figurant dans cette série, ces quatre-ci sont obscurs.

Comme la plupart des compositeurs figurant dans la série, ces quatre-ci sont obscurs. Deux sont relativement connus: Draeseke, dont l'oratorio *Christus*, d'une durée de cinq heures, est sans doute le plus long du répertoire, et Benedict, qui connut autrefois une certaine popularité comme compositeur d'opéra. Je vois les deux autres noms pour la première fois.

Les deux concertos de Jadassohn entendus ici, opp. 89 et 90 (il en a composa quatre), sont dans le style de ceux de Liszt, avec qui le compositeur étudia. L'intérêt du disque, c'est le Draeseke, op. 36: premier mouvement avec un piano extrêmement brillant éclipsant presque l'orchestre, mouvement lent confié en grande partie au piano seul ou accompagné tout en douceur par l'orchestre, finale enjoué et un peu plus ordinaire.

Élève et biographe de Weber, Benedict est représenté ici par deux concertos, opp. 45 et 89. Les ouvrages de référence ne mentionnent que ces deux concertos, mais l'annotateur de Hyperion parle de trois. Le disque est complété par l'unique concerto de Macfarren, membre d'une illustre famille de musiciens anglais. Ces trois œuvres plutôt légères sont, au mieux, des sous-produits de Mendelssohn et d'un intérêt limité.

Aucune réserve cependant au plan de l'exécution et de la prise de son. Les deux solistes, virtuoses accomplis, apportent à toutes ces pages le même soin qu'à des chefs-d'œuvre, les deux orchestres sont solides et le son est partout excellent.



★★★ JADASSOHN ET DRAESEKE: MARKUS BECKER, PIANISTE, HYPERION, CDA67636

★★ BENEDICT ET MACFARREN: HOWARD SHELLEY, PIANISTE ET CHEF, HYPERION, CDA67 720

RÉTRO

Sloche ressuscité !

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

Il y a un an, la rubrique Rétro a demandé aux lecteurs quels disques québécois ils souhaitaient voir réédités. Entre Claude Léveillée et Plume Latraverse, plusieurs ont répondu: Sloche.

Leurs souhaits ont été exaucés puisqu'on vient de relancer *Stadaconé* et *J'un Œil*, les deux albums de cette formation de rock progressif des années 70.

Sloche n'a jamais connu un grand succès commercial. Vingt-cinq mille disques vendus, à tout casser – ce qui n'est déjà pas si mal. Mais il laisse un souvenir durable dans la mémoire de certains « tripeux » qui considéraient le groupe comme la réponse québécoise à Frank Zappa.

Exagéré? Peut-être. Mais en écoutant les disques ressuscités – et rematricés – par les bons soins de l'étiquette ProgQuébec, on peut certainement dire que Sloche n'avait pas les deux pieds dans la même bottine, et encore moins dans la « sloche ». Mené par le claviériste Réjean Yacola et le bassiste Pierre Hébert, ce quintette instrumental issu de la Vieille Capitale a gravé plusieurs morceaux relevés, que l'on redécouvre avec plaisir et étonnement.

Sloche n'a jamais connu un grand succès commercial. Mais il laisse un souvenir durable dans la mémoire de certains « tripeux » qui considéraient le groupe comme la réponse québécoise à Frank Zappa.

Bien sûr, tout cela a un peu vieilli. À tous égards, la musique de Sloche transpire son époque. Mais en définitive, on retiendra surtout l'énergie qui se dégage de ces compositions aux grooves complexes. Contrairement à Maneige, qui versait dans la musique de chambre, ou à Harmonium, qui prenait sa source dans le folk, Sloche s'inspirait de Chick Corea, de Herbie Hancock et bien sûr de Zappa, sans le génie caustique et l'irrévérence. En un mot comme en mille, la pulsation rock dominait sur le maniérisme « prog ».

« On ne faisait pas de concessions, mais on n'était pas juste intellos. On était des étudiants révoltés. On essayait de casser la baraque », se souvient Réjean Yacola, qui pilote aujourd'hui son propre studio à Charlesbourg.

Ce n'était pas suffisant, hélas! pour faire sauter la banque. En 1977, après cinq ans de précarité financière, et malgré l'appui de l'étiquette RCA, ce groupe au nom savoureux (« On était comme une bouette de styles », résume Yacola) décide d'arrêter les frais et sombre bien vite dans les limbes de l'inconscient progressif québécois. Ses deux disques étaient bien sûr activement recherchés.

Fait à noter, l'étiquette ProgQuébec s'est démenée comme un diable dans l'eau bénite pour parvenir à remettre la main sur les bandes originales. Elles auraient, dit-on, été retrouvées à New York dans les coffres de Sony (aujourd'hui propriétaire de RCA) après un interminable processus bureaucratique de quatre ans.

Espérons que l'opération n'aura pas été vaine et qu'elle ouvrira la porte à d'autres rééditions. Plusieurs disques importants de la chanson québécoise (dont ceux d'Aut'Chose, d'Octobre et de Claude Léveillée) appartiennent encore officiellement à la « méchante » multinationale, qui ne semble pas pressée de les remettre sur le marché. Comme dirait l'autre: histoire à suivre...

ARTS ET SPECTACLES

ENTRACTE

entracte@lapresse.ca

PAUL JOURNET

SÉPARÉES À LA NAISSANCE

Claudia Barila, designer et conjointe de Guy Laliberté, essaie de faire évoluer la mode. Mais dans le cœur de certains enfants des années 80, aucun designer ne pourra égaler l'innocence kitsch des bas collants d'Alex Owens (Jennifer Beals) dans *Flashdance*. C'était, comme disent nos voisins du Sud, tout un feeling. Merci à Marie-Pierre Duval pour la suggestion.

Claudia Barila

Jennifer Beals

ILS, ELLES ONT DIT

« La fameuse goutte d'eau qui se promenait de l'espace à la Terre ressemblait à un monstrueux spermatozoïde solitaire et schizophrène qui avait l'air de se demander ce qu'il faisait là. »

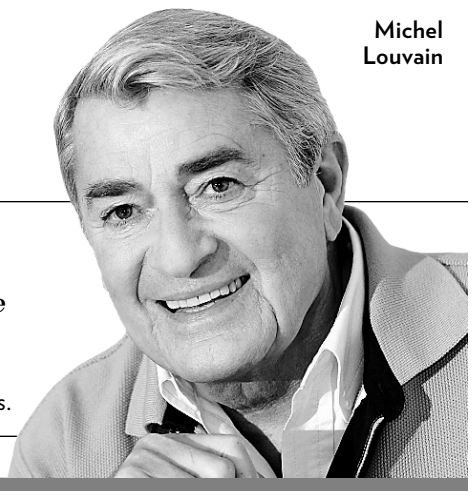
— Extrait de la charge de Victor-Lévy Beaulieu dans sa missive contre le tandem intersidéral Laliberté-Martel.

« C'est parce que t'as une sentiment de honte que ton coach en chef vienne se mêler de l'intensité d'un joueur individuel. »

— Gabriel Grégoire, limpide à *L'attaque à 5*, à V. (Citation relayée par Le Sportnographe).

« Je suis un missionnaire de bonheur. »

— Michel Louvain à Paul Arcand au 98,5 FM.



Michel Louvain

« Cette semaine, on essaie de sacrer assez fort pour que ça fasse du feu. »

— Le dernier défi de *Contrat d'gars*, ces délirantes capsules web pour vrais mâles.

EN HAUSSE… EN BAISSE

MARTIN MATTE

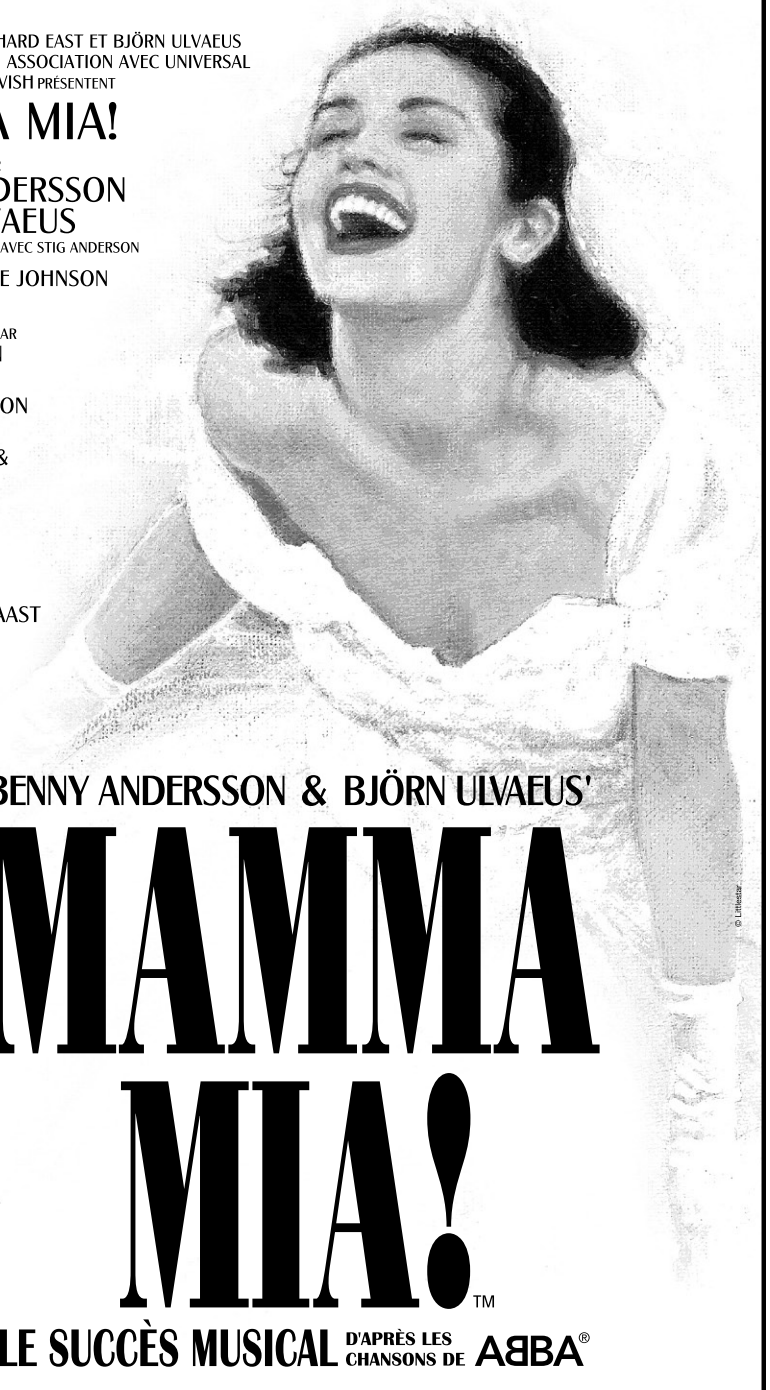
Les chiffres du dernier spectacle de Martin Matte impressionnent. Pas moins de 385 000 billets ont déjà été vendus pour *Condamné à l'excellence*. Le cap des 400 000 devrait être franchi en février prochain quand il donnera la 300e et dernière représentation de son spectacle au Centre Bell (billets en vente aujourd'hui). Le chiffre d'affaires de la tournée devrait s'élever à 20 millions. C'est sans compter le DVD qui devrait paraître l'année prochaine. Assez pour s'acheter quelques Civic.

Martin Matte

CALL-TV

Sortez votre requiem préféré. On peut maintenant enterrer *Call-TV*. La chaîne V a décidé de ne pas renouveler le quiz-infopub-ovni télévisuel qui divertissait bien malgré lui. « Un bon dossier de réglé ! (…) Il n'y a personne sur Terre de sain d'esprit qui a envie de se réembarquer dans une aventure pareille », a dit au *Soleil* Yanick Lecours, le nouveau porte-parole de V. Source inépuisable d'inepties, *Call-TV* a été prise à partie par le Conseil canadien des normes de la radiotélévision. Les insomniaques se croisent sûrement les doigts en espérant un retour de madame Minou.

JUDY CRAYMER, RICHARD EAST ET BJÖRN ULVAEUS POUR LITTLESTAR EN ASSOCIATION AVEC UNIVERSAL ET DAVID ET ED MIRVISH PRÉSENTENT
MAMMA MIA!
MUSIQUE ET PAROLES PAR
BENNY ANDERSSON
BJÖRN ULVAEUS
ET QUELQUES CHANSONS AVEC STIG ANDERSON
LIVRE PAR CATHERINE JOHNSON
PRODUCTION ÉLABORÉE PAR
MARK THOMPSON
ÉCLAIRAGES CONÇUS PAR
HOWARD HARRISON
SON PAR
ANDREW BRUCE & BOBBY AITKEN
SUPERVISION MUSICALE MATÉRIEL ADDITIONNEL & ARRANGEMENTS
MARTIN KOCH
CHORÉOGRAPHIE
ANTHONY VAN LAAST
DIRIGÉ PAR
PHYLLIDA LLOYD



BENNY ANDERSSON & BJÖRN ULVAEUS'
MAMMA MIA!™
LE SUCCÈS MUSICAL D'APRÈS LES CHANSONS DE ABBA®

BILLETS EN VENTE AUJOURD'HUI À MIDI !
DU 5 AU 10 JANVIER 2010

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

BROADWAY ACROSS CANADA www.mamma-mia.com GROUPE SPECTACLES GILLETT GFG

1995018A

Billets en vente maintenant !
À l'affiche CETTE SEMAINE à la nouvelle salle du Quartier des spectacles
l'Astral
Commandité par Astral Media

Aussi à l'affiche à L'Astral : AMANDA MARTINEZ 24 octobre, 20 h

infojazz Bell 514 871-1881 1 888 515-0515 montrealjazzfest.com

BILLETTERIE L'ASTRAL (MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN) 305, rue Sainte-Catherine Ouest 514 908-9090 – ticketpro.ca

HÔTEL OFFICIEL

2002848A

FESTIVAL SÉFARAD DE MONTRÉAL 2009

GAD ELMALEH
3 novembre 2009 - 20h00

Théâtre St-Denis - 1594 rue St-Denis - Billetterie 514-790-1111 / 514-733-4998 www.sefarad.ca

FESTIVAL SEFARAD de Montréal · LA PRESSE cyberpresse.ca · Gouvernement du Canada · Montréal · Québec · Fondation du Grand Montréal · UNE PRODUCTION CSUQ · 80 ans ensemble

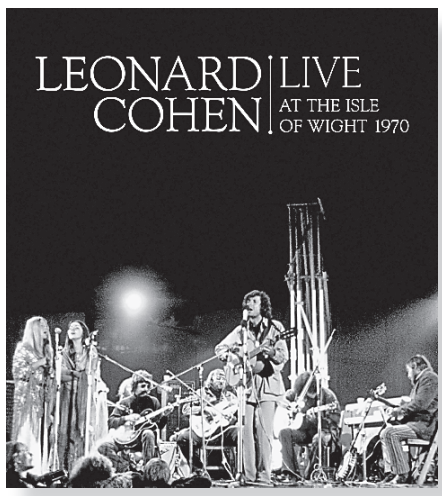
1995361A

MUSIQUE

LEONARD COHEN/ *Live at the Isle of Wight 1970*

Le magicien à l'œuvre

ALAIN DE REPENTIGNY



Le troisième festival de l'île de Wight, en août 1970, a été un brutal retour sur terre un an après l'utopie de Woodstock. La grand-messe de l'amour et de la paix avait glissé sur le terrain de la manifestation politique à saveur anarchiste. Regroupés sur Devastation Hill, qui surplombait le terrain du festival anglais, les contestataires n'allaient pas tarder à démolir et brûler les clôtures qui les isolaient de l'événement. La musique appartenait à tout le monde, et il n'était pas question de payer pour se l'approprier.

C'est dans cette ambiance survoltée que Leonard Cohen s'est amené sur scène avec ses musiciens, affectueusement baptisés The Army, qui avaient été rassemblés par le réalisateur et claviériste Bob Johnston et parmi lesquels se trouvait Charlie Daniels, devenu par la suite une vedette du country américain. Avec sa guitare acoustique, trois chanteuses et des musiciens discrets, Cohen succédait à Jimi Hendrix qui s'était produit pendant qu'un incendie menaçait de détruire la scène.

Avec sa guitare acoustique, trois chanteuses et des musiciens discrets, Cohen succédait à Jimi Hendrix qui s'était produit pendant qu'un incendie menaçait de détruire la scène.

Il était presque 4h du matin quand les organisateurs ont tiré Cohen de son sommeil pour lui dire qu'on l'attendait sur scène. Le poète a mis du temps avant d'enfiler sa veste safari et son jean et de quitter sa roulotte pour se diriger vers la scène. Il savait sans doute que Kris Kristofferson et Joni Mitchell avaient été chahutés par ce demi-million de spectateurs turbulents, qui leur préféraient sans doute The Who, Jethro Tull, Emerson, Lake and Palmer, dont c'était le tout premier concert, ou encore Hendrix qui allait mourir moins de trois semaines plus tard.

Dans ce DVD du concert de Cohen, on voit sur scène Kristofferson, qui craint presque pour sa vie. Aujourd'hui, il s'étonne encore de l'accueil poli et respectueux auquel Cohen a eu droit et qu'il met sur le compte de l'honnêteté de l'artiste montréalais. On peut aussi penser qu'à cette heure indue, les plus dissipés des spectateurs s'étaient assoupis ou qu'ils étaient aussi givrés que Cohen et sa bande.

Peu importe, le résultat est impressionnant. Cohen fixe les spectateurs de son regard pénétrant, leur demande d'allumer une allumette, leur parle avec son élégance habituelle et finit de les hypnotiser avec les chansons immortelles de ses deux premiers disques, auxquelles il en ajoute trois qui paraîtront sur son fabuleux album *Songs of Love and Hate* l'année suivante (*Famous Blue Raincoat, Sing Another Song, Boys* et *Diamonds in the Mine*). Le public, métamorphosé, applaudit chacune des intros des chansons et plus la nuit avance, plus sa réaction est enthousiaste, tant et si bien que vers 5h, il ne veut plus laisser partir l'artiste.

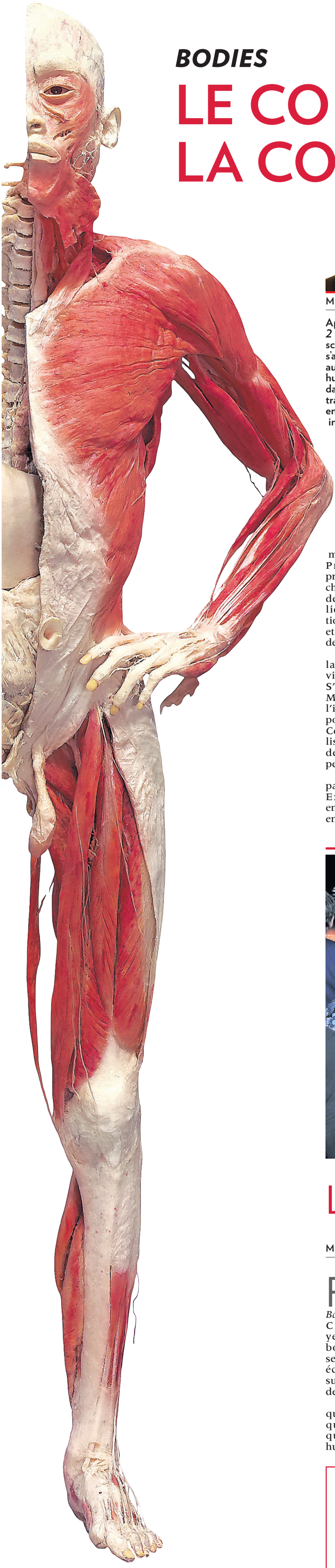
Pour celui qui n'a pas eu la chance de voir Cohen chanter à ses débuts, ce document est un véritable cadeau. Une occasion rare d'apprécier son jeu si particulier à la guitare qui illumine *The Stranger Song et The Partisan*. Et de constater, comme le fait Judy Collins sur le DVD, que malgré le dépouillement apparent de sa musique, Cohen est depuis longtemps passé maître dans l'art d'envoûter une foule.

La question à 100$ maintenant: pourquoi ce document essentiel paraît-il si longtemps après l'événement? Pour une raison obscure, les images du cinéaste Murray Lerner n'ont été retrouvées que dans les années 90 et on en a d'abord tiré le DVD *Message of Love – The Isle of Wight Festival* consacré à l'ensemble de la manifestation. Par la suite sont parus des DVD des performances individuelles de certains artistes (Hendrix, Jethro Tull, Miles Davis...). Au tour de Leonard Cohen.

Bonne nouvelle : les rares chansons du concert de Cohen dont on ne possède pas d'images témoins se retrouvent sur le CD qui accompagne le DVD.

LEONARD COHEN
LIVE AT THE ISLE OF WIGHT 1970,
SONY LEGACY. EN MAGASIN MARDI.
★★★★

ARTS, SCIENCE ET... CADAVRES



PHOTOS FOURNIES PAR PREMIER EXHIBITIONS, INC.

BODIES

LE CORPS DE LA CONTROVERSE

MARIO CLOUTIER

Après *Le monde du corps 2* présentée au Centre des sciences en 2007, voici que s'amène l'exposition *Bodies* au Centre Eaton. Des corps humains disséqués et montrés, dans les deux cas, mais *Bodies* traîne un air de controverse en raison de la provenance inconnue des cadavres utilisés.

L'exposition *Bodies* connaît un immense succès depuis le début de l'été à Québec: 200 000 visiteurs à ce jour et une deuxième prolongation, jusqu'en janvier 2010 cette fois. C'est une exposition similaire (bien qu'avec d'autres spécimens de la firme américaine Premier Exhibitions) qui prendra l'affiche vendredi prochain au Centre d'exposition de Montréal. Là où avaient lieu récemment les expositions sur les objets du *Titanic* et les inventions de Leonard de Vinci.

D'autres spécimens, mais la même controverse. D'où viennent les corps? De Chine. S'agit-il de prisonniers morts? Même les organisateurs disent l'ignorer. Contrairement à l'exposition présentée en 2007 au Centre des sciences, *Bodies* utiliserait des cadavres provenant de personnes qui n'étaient peut-être consentantes.

La firme américaine qui prépare les spécimens, Premier Exhibitions, n'a pas voulu en discuter avec *La Presse*. En entrevue au quotidien *Le Soleil* au cours de l'été, le directeur médical de la société, Roy Glover, a déclaré qu'il ne savait rien des causes de décès des personnes exposées.

« Ça soulève des questions, mais l'information à propos de ces corps est toujours confidentielle, a-t-il expliqué. Je ne peux pas trouver de dissecteurs aussi compétents et qualifiés au Canada ou aux États-Unis pour faire ce travail. La qualité du travail des Chinois est inégalée dans le monde. »

La controverse semble cependant inévitable chaque fois qu'une nouvelle exposition arrive quelque part. À Paris en avril dernier, la justice française a interdit l'exposition *Our Body*, prétextant qu'elle était contraire à la décence.

« L'espace assigné par la loi au cadavre est celui du cimetière. La commercialisation des corps par leur exposition porte une atteinte manifeste au respect qui leur est dû », avait décrété le tribunal.

À Paris, la justice française vient d'interdire l'exposition *Our Body* prétextant qu'elle était contraire à la décence. « L'espace assigné par la loi au cadavre est celui du cimetière », dit le tribunal.

En fait, les nombreuses expositions de corps humains qui ont subi une plastination (voir notre encadré explicatif) ont créé une véritable industrie du cadavre à Dalian en Chine. Selon le *New York Times*, « des centaines de travailleurs chinois y nettoient, coupent, dissèquent, préservent et reconstituent des corps humains, les préparant pour le marché international des expositions muséales».

Succès et controverses

En 2007 à Montréal, l'exposition *Le monde du corps 2* avait également fait sourciller, mais les corps, précisait-on, avaient été légués à des fins d'exposition. Les organisateurs avaient paré au pire en mettant sur pied un comité d'éthique qui y était allé de certaines recommandations. Résultat: 250 000 visiteurs.

À Québec, la Commission de l'éthique de la science et de la technologie a demandé qu'un panneau explicatif soit installé à l'entrée de l'Espace du 400e où est présentée l'exposition *Bodies*.

Les avocats de Premier Exhibitions et ceux de la Commission discutaient toujours cette semaine à ce sujet.

Un panneau du genre existe à New York où l'une des six expositions *Bodies* est installée depuis 2005. Si un accord survient, des avertissements sur l'origine inconnue des cadavres seront donnés aussi aux spectateurs de Québec et de Montréal, a appris *La Presse*.

L'exposition *Bodies* sera présentée à partir du 23 octobre au Centre d'exposition de Montréal, situé dans le Centre Eaton.

PHOTO ERICK LABBÉ, FOCUS1

La fascinante machine humaine

MARIO CLOUTIER

Fascinant. C'est le mot le plus juste pour décrire l'exposition scientifique *Bodies*, telle que vue à Québec. C'est ce qu'expriment les yeux des visiteurs qui se bousculent devant les présentoirs. C'est aussi ce qu'ils écrivent en remplissant de superlatifs positifs les cahiers de commentaires.

Ce n'est pas tant la technique de plastination utilisée qui intrigue les visiteurs que la complexe machine humaine, disséquée et expliquée dans ses moindres détails et maladies.

Les « ah oui !, c'est ça que ma mère s'est fait enlever » ou « as-tu vu les poumons du fumeur? » abondent. Voyeurisme? Peut-être, mais surtout la soif d'apprendre comment ça se passe en dedans.

Malgré une présentation qui n'a rien d'original ni de dynamique en soi, on y apprend plein de choses, anecdotiques parfois, édifiantes aussi sur le corps humain.

Certains éléments, comme le système sanguin, possèdent une beauté qui leur est propre. L'idée de présenter le squelette et le système musculaire séparément, mais se retenant par le bout des doigts, vaut le détour. Sans parler de la complexité du système nerveux et des foetus, autre secteur fort apprécié des spectateurs.

Quant à savoir si l'exposition peut choquer certaines sensibilités, chacun devra se poser la question avant d'y aller. Mais sachez que les jeunes en raffolent. L'audioguide qui leur est réservé est d'ailleurs beaucoup plus amusant que celui des adultes!

LA PLASTINATION, C'EST QUOI DÉJÀ?

La plastination est une technique qui permet de sauvegarder les tissus humains de façon permanente à l'aide de caoutchouc de silicone liquide. L'anatomiste fige un spécimen à l'aide de produits chimiques pour stopper temporairement le processus de décomposition. Il le dissèque ensuite pour en exposer les structures importantes. L'eau est éliminée et remplacée par de l'acétone. Le spécimen est ensuite plongé dans un mélange de silicone liquide à l'intérieur d'une cuve hermétiquement close. Sous l'effet du vide, l'acétone est éliminée et le polymère pénètre à l'intérieur de chacune des cellules. Enfin, on procède au durcissement du polymère. Il en résulte un spécimen sec, inodore, conservé de façon permanente et ne contenant aucun produit chimique toxique. — Mario Cloutier

ARTS, SCIENCE ET… CADAVRES

PHOTO MALI ISLE PAQUIN, COLLABORATION SPÉCIALE

ET VOTRE CORPS REDEVIENDRA… HUILE

Si votre corps avait une deuxième vie, quel objet voudriez-vous qu'il incarne? De la science-fiction? Plus maintenant. L'artiste russe Andreï Molodkin a mis au point une technique pour cuire des corps humains jusqu'à ce qu'ils deviennent une huile brute. Son macabre projet repousse les limites d'une tendance forte chez les artistes contemporains: le corps humain et ses fluides comme matière première.

MALI ILSE PAQUIN
COLLABORATION SPÉCIALE

LONDRES — « Si les gens se sentent provoqués par mon idée, c'est leur choix. » L'artiste Andreï Molodkin se voulait philosophe mercredi dernier, à la galerie Orel Art, à Londres. Toutefois, on peut difficilement trouver plus choquant que son projet de cuire sous haute pression des corps humains pour les transformer en huile.

En clair, le Russe de 43 ans prévoit chauffer des cadavres morcelés dans des autoclaves, ces fours industriels, pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'ils produisent une résine jaunâtre. La substance sera ensuite coulée dans un moule en polymère acrylique choisi par les défunts.

L'alchimiste de la chair humaine invite les gens à lui léguer leur dépouille. À ses yeux, il leur offre le paradis, rien de moins.

« Comme pour les dinosaures, nos corps deviendront pétrole après quelques millions d'années. Ils brûleront à leur tour dans une voiture ou un moteur quelconque. Autrement dit, en enfer. Je propose de transformer les corps des gens en une huile qui sera exposée dans un musée. Ce qui veut dire qu'ils seront au paradis car leur huile ne sera jamais brûlée », dit-il en riant de sa métaphore.

Trois personnes ont déjà signé leur accord. Le journaliste de la BBC, Sasha Gankin, souhaite que son huile corporelle soit introduite dans le moule d'un cerveau. L'actrice porno Chloë des Lysses veut se réincarner en mains jointes pour une prière. Et pour ce qui est d'un sidéen new-yorkais… laissons Andreï Molodkin expliquer lui-même sa dernière volonté.

« Il aimerait que sa graisse soit versée dans la sculpture d'un pénis qui pourrait servir de jouet sexuel, explique doucement l'artiste, sourire en coin. Son rêve est de faire jouir des gens après sa mort. Il est si excité par cette idée que sa santé s'est améliorée, ce qui n'est pas une bonne nouvelle pour moi! »

Une mauvaise blague? Andreï Molodkin a peut-être un humour morbide mais il prend son art au sérieux. Il a déjà fait plusieurs tests sur des carcasses animales avec ses immenses autoclaves. Il s'est brûlé la peau à plusieurs reprises et son atelier a failli être réduit en cendres.

« Le corps humain est synonyme d'humanité. On ne peut parler d'humanité en bouillant des cadavres. Qu'arrive-t-il si le procédé de transformation échoue? »

« Son studio ressemble davantage à un laboratoire qu'à un repaire d'artiste, affirme Sasha Gankin, le journaliste volontaire qui habite à Paris comme Andreï Molodkin. Il y a des récipients et des pompes partout. »

Sasha Gankin n'est pas du tout troublé à l'idée d'être bouilli plutôt qu'enterré à sa mort. « J'ai grandi dans l'ancienne URSS où nous n'avions pas cette notion religieuse et sacrée du corps. Je trouve amusante l'idée de devenir un cerveau. »

Du sang et du pétrole

Le pétrole est un thème fétiche pour Molodkin, né à Boui, une petite ville industrielle du nord de la Russie. Lors de son service militaire, il se réchauffait à l'huile dans les trains qui transportaient des missiles. Au bout de quelques jours, il en était imbibé de la tête aux pieds. Plus jeune, il tuait le temps entre les fioles de sa mère chimiste.

À la Biennale de Venise, où il représente la Russie cette année, deux reproductions de la statue de la Victoire de Samothrace sont tour à tour injectées de pétrole et de sang. Le sang provient de sept soldats russes ayant combattu en Tchétchénie, une république riche… en pétrole.

L'usage de fluides corporels dans l'art n'est pas nouveau (voir encadré). Toutefois, Andreï Molodkin, qui a exposé de Miami à Milan depuis 2002, brise un tabou chez les artistes: la manipulation du corps d'autres personnes.

Tabous et stéréotypes

Cette approche soulève plusieurs questions éthiques, affirme Andrew Renton, professeur d'art à l'université Goldsmiths.

« En art, le corps humain est synonyme d'humanité, explique-t-il. On ne peut parler d'humanité en bouillant des cadavres. M. Molodkin s'aventure sur un terrain dangereux. Qu'arrive-t-il si le procédé de transformation échoue? »

Malgré une couverture de presse respectable, le projet de Molodkin n'a pas encore suscité de polémique. Cela pourrait changer s'il met son plan à exécution.

« Le milieu artistique est très ouvert d'esprit. Il est capable d'absorber toutes sortes de transgressions. La société en général, beaucoup moins », soutient Andrew Renton.

Même son de cloche du côté de Sandy Nairne, directeur de la National Portrait Gallery. « Comment s'assurer que la dignité des cobayes sera respectée? » demande-t-il.

Ces questions morales ne tourmentent pas Andreï Molodkin. « Je n'ai pas la réponse à tout. Mais je crois que nous devons briser des stéréotypes à propos de notre vie terrestre. »

L'ART CORPOREL EN QUATRE DATES-CHOCS — MALI ILSE PAQUIN

Paysage Fautif 1946, sperme sur satin. Marcel Duchamp, artiste majeur du dernier siècle, intitule ainsi la première œuvre dont l'origine corporelle ne faisait aucun doute. L'usage du corps par les artistes ne date pas d'hier mais il s'est intensifié à partir de la libération sexuelle des années 60. Pour les experts, ce mouvement est une réflexion sur l'identité, la mortalité et les tabous culturels. En voici quatre exemples célèbres.

1975

Lors d'une performance, l'artiste américaine Carolee Schneemann sort un rouleau de papier de son vagin sur lequel elle lit un discours féministe.

1987

PHOTO FOURNIE PAR LE FIFA

Andres Serrano fait scandale aux États-Unis avec son œuvre *Piss Christ*, la photographie d'un crucifix submergé de son urine. Plus tard, il réalise des images abstraites de sang et de sperme.

1991

Le sculpteur britannique Marc Quinn réalise un moulage de sa tête confectionné avec son sang congelé. Intitulé *Self*, son autoportrait a été acheté cette année par la National Portrait Gallery au coût de 500 000 dollars canadiens.

PHOTO AFP

1995

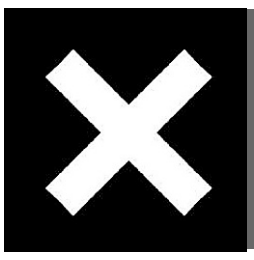
Les enfants terribles de la scène artistique de Londres, Gilbert et George, produisent *The Naked Shit Pictures*. Dans cet autoportrait, ils apparaissent aux côtés d'étrons géants.

George et Gilbert PHOTO AFP

ARTS ET SPECTACLE MUSIQUE

STÉRÉO

CYBERPRESSE.CA
Écoutez des extraits des CD de la semaine sur **cyberpresse.ca/disques**



POP INDÉ
THE XX
THE XX
★★★★
YOUNG TURKS / BEGGARS GROUP

Génération XX

Deux filles, deux gars, le début de la vingtaine, la même Elliott School d'où proviennent notamment Burial et les membres du groupe Hot Chip. Premier album, facture déjà importante. L'alliage de ce premier éponyme *from South London* comporte des matériaux rock, R&B, électroniques. L'espace sonore ici investi se démarque beaucoup plus par la direction artistique et l'expression que par quelque flafla technique ou production fignolée ad nauseam. L'indolence et le spleen des voix (surtout Romy Madley Croft qui joue également de la guitare, assistée du bassiste Oliver Sim), les rythmes préprogrammés en phase idéale avec le minimalisme des guitares, les textures hypnotiques émanant de ces épaisses couches de sons artificiels, les superbes riffs d'introduction, les mélodies toujours accrocheuses, les constructions chansonnières simples et efficaces, la puissante charge émotionnelle. Rares sont les artistes aussi singuliers qui dissimulent autant de potentiel… pop. Voilà un album qui irradie la scène indé depuis sa sortie récente, pour les bonnes raisons. The XX pourrait faire beaucoup de chemin avec ce son, souhaitons candidement que le quartette anglais n'en devienne pas prisonnier.

– Alain Brunet

À ÉCOUTER : *Crystalised*

CHANSON
BRIGITTE M.
TOUTE MOI
★★
MUSICOR / SELECT

Trop bonne élève

Certains comédiens conviennent particulièrement à certains metteurs en scène ou réalisateurs, et il en va de même en chanson : certains interprètes sont faits sur mesure pour bien rendre le répertoire de tel ou tel auteur-compositeur. Le contraire est aussi vrai, et c'est là tout le problème de l'album de Brigitte M (Marchand) : il est composé uniquement de chansons de Stéphane Venne (dix récentes, trois reprises). Or, les chansons de Stéphane Venne – pour des raisons que j'ignore! – sont faites pour être interprétées par des femmes charnelles, vibrantes, avec du tempérament – et brunes (Emmanuelle, Renée Claude, Isabelle Pierre, Marie-Élaine Thibert…)! Si Brigitte M a une jolie voix juste et fraîche, elle ne dégage hélas! ni sensualité, ni passion, ni feu sous la braise. Dans des arrangements très années 70 qui n'aident pas sa cause et des textes qui sentent un peu la poussière, la blonde chanteuse a surtout l'air d'une élève consciencieuse, à la diction étudiée, dont le répertoire aurait été choisi par son professeur de chant afin d'émoustiller un éventuel public…

— Marie-Christine Blais

À ÉCOUTER : *Sais-tu que je t'aime depuis longtemps*

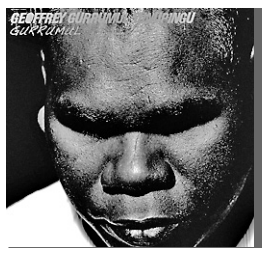
POP
MICHAEL BUBLÉ
CRAZY LOVE
★★1/2
REPRISE/WARNER

Mi-figue, mi-raisin

Quatrième album pour la sensation pop-swing vancouveroise Michael Bublé, déjà en tête du Billboard américain une semaine après sa parution, clame-t-on fièrement du côté de Warner qui distribue ses enregistrements. On connaît la formule du jeune crooner: des reprises de titres connus pompeusement arrangés par celui qui l'a découvert, David Foster, un style vocal chaleureux et scintillant et un talent d'interprète qui, ici, varie d'une chanson à l'autre. Sa *Cry Me a River*, qui ouvre l'album *Crazy Love*, devient une affaire bruyante et inutilement appuyée, tout le contraire de la flamboyante *All of Me* (ses pères spirituels Sinatra et Dean Martin s'y sont aussi essayés), aux cuivres pétaradants, arrangés par Quincy Jones. *Georgia On My Mind* est blafarde, sans âme (Foster y cite même le thème de James Bond, quelle audace…), paraît pâle à côté de titres comme le *Heartache Tonight* des Eagles, plus pop évidemment, dynamiquement rendue. En fait, les meilleures chansons du disque sont celles qu'il a coécrites (*Haven't Met You Yet* et *Hold On*), le puissant duo avec Sharon Jones & The Dap Kings, ainsi que cette étonnante collaboration avec Ron Sexsmith qui clôt l'album, *Whatever it Takes*.

— Philippe Renaud, collaboration spéciale

À ÉCOUTER : *Baby (You Got What it Takes)*



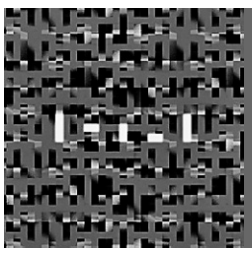
MUSIQUE DU MONDE
GEOFFREY GURRUMUL YUNUPINGU
GURRUMUL
★★★★
EMI

Aérien et solide

Souvenez-vous de la première fois que la voix de Geoffrey Oryema s'est élevée dans votre salon. Ou de la première fois que vous avez entendu Cesaria Evora. Ou Baaba Maal. Ou tous ces autres, nés ailleurs sur la planète, dont on ne connaît pas la langue, mais qui nous entrent direct au cœur par la beauté de leur voix et le mystère de ce qu'ils chantent. C'est exactement ce qu'on ressent à l'écoute du premier album de Geoffrey Gurrumul Yunupingu, auteur-compositeur-interprète australien d'origine aborigène (Gurrumul est son prénom traditionnel dans son clan Gumatj d'Arnhem, dans le nord de l'Australie) : qu'il chante (surtout) en yolngu et (un peu) en anglais, qu'il joue de la guitare, de la batterie ou du didgeridoo, que ses mélodies soient folk ou plus traditionnelles, il a le don de calmer profondément. On sent que ses chansons sont tissées à la fois par le temps et l'espace, la douleur et l'espoir, et que, sous leurs allures aériennes, elles sont solides, qu'on peut s'y reposer. Croyez-en une fille stressée rare, *Gurrumul* fait des miracles…

— Marie-Christine Blais

À ÉCOUTER : *Bapa*



ÉLECTRO
ARTISTES VARIÉS
5:5 YEARS OF HYPERDUB
★★★★
HYPERDUB

Visionnaire

L'étiquette dubstep a le dos large, en partie grâce aux artisans de la maison Hyperdub depuis cinq ans. Cette première compilation d'Hyperdub donne à entendre un éventail d'influences musicales qui s'accommoderaient bien mal d'une seule étiquette – d'où la surenchère de nouvelles appellations : on parle ces jours-ci de funkstep, de mutant funk… Bref, *5:5 Years of Hyperdub* tient en deux disques : une rétrospective contenant des essentiels – du 9 Samurai de Kode9 aux récentes bombes, d'esprit très funk façon Prince, de 200f & J Kamata et Joker –, et surtout un disque d'inédits, véritable fenêtre sur l'avenir du genre. Il y a une nouvelle de Burial (*Fostercare*), et elle est géniale, puis deux offrandes de *The Bug* (sous les pseudos King Midas Sound et Black Chow), de brillants inédits de Zomby, Flying Lotus, Martyn, Darkstar, Ikonika (l'une des rares femmes sur cette scène), autant de créateurs qui confondent les poseurs d'étiquettes en amenant le genre dans le hip-hop, l'électro minimaliste à l'allemande, le funk numérique, le house/garage, etc. L'indispensable maison Hyperdub accouche ici d'une compilation visionnaire qui permettra aux néophytes de découvrir une sélection de titres essentiels à la maturation de cette scène.

– Philippe Renaud, collaboration spéciale

À ÉCOUTER : *Darkstar*

FOLK-ROCK
KEVIN PARENT
KEVIN PARENT
★★★★
TANDEM.MU / SELECT

Folk vraiment contemporain

Ça ne fera sans doute pas plaisir au très indépendant Kevin Parent, mais disons-le tout net quand même : quand l'auteur-compositeur-interprète de Nouvelle, en Gaspésie, tombe sur un réalisateur capable de lui tenir tête, ça donne de grands disques. C'était vrai de Pierre Duchesne qui avait fait des merveilles avec *Pigeon d'argile* en 1995, et c'est vrai des frères Dominique et Sylvain Grand qui viennent de réaliser ce Kevin Parent 2009. *Prends-moi comme chus* y chante Parent, et c'est exactement ce que ce disque est : c'est du Kevin simple, direct, premier degré, bien écrit (15 ans de métier, ça paraît) inspiré de sa vraie vie, à prendre comme il est… surtout s'il est ainsi enrichi et ciselé par des arrangements bien conçus (signés itou par les frères Grand) : le piano au début de *Le plus grand des hommes*, le violoncelle sarcastique sur *La petite sirène*, le banjo et les cuivres dans *Chevaux sauvages*, l'intro de *Trop de ton temps*, l'orgue et le beat souriant de *Cachemire*… Plein d'autres bonnes idées sonores du genre donnent encore plus de souffle à ce disque folk vraiment contemporain. On soulignera également la qualité de la prise de voix, très chaude et proche, proche…

– Marie-Christine Blais

À ÉCOUTER : *Cachemire*

JAZZ
HANK JONES & OLIVER JONES
PLEASED TO MEET YOU
★★★
JUSTIN TIME

Heureux échanges entre pépé et papi

Dans le cadre de la série Invitation du FIJM, Hank Jones nous avait éblouis au tournant de sa dixième décennie d'existence. Juin 2008, Pépé Oliver Jones se trouvait face à Papi Hank pour l'occasion, sur scène comme en studio. Aucun lien de parenté n'unit messieurs Jones, une génération les sépare (pépé septuagénaire, papi nonagénaire), le jazz pianistique des années 40-50 les soude et les fédère. Aucune faute au clavier, des mains encore solides et précises, des mains habitées par le swing moderne. Oliver s'était d'ailleurs inspiré de son aîné pour reprendre du service, une excellente décision en ce qui concerne les jazzophiles québécois et canadiens. Ainsi, deux pianos de même style s'amalgament dans une onzaine de standards et pièces originales, les progressions harmoniques et les solos relativement posés s'y imbriquent bellement. Voilà qui n'est pas sans rappeler les fameux duos de Hank Jones avec le regretté Tommy Flanagan. Avec un peu moins de flamme et de pointes de virtuosité, âge oblige. C'est plutôt l'aura de l'expérience et la compréhension profonde d'une grande époque qui rejaillissent sur cet art exemplaire.

- Alain Brunet

À ÉCOUTER : *Monk's Mood*

POP
LES AMIS AU PAKISTAN
COSMÉTIC COSMIC
★★★ 1/2
TIR GROUPÉ

Bibittes à palmes

On n'en revient toujours pas. Qu'un groupe de Laval, évadé d'un sous-sol de bungalow, fasse des chansons aussi étranges dépasse notre entendement. Apparus dans le paysage de la pop québécoise en 2007, les Amis au Pakistan reviennent à la charge avec un autre CD surréaliste qui brouille les repères. Évidemment, l'effet de surprise est passé. Et c'est peut-être le reproche que l'on peut faire à ce *Cosmétic cosmic*, qui ressemble un peu beaucoup à *Espace libidinal*. Mêmes grooves psychotroniques, mêmes collages sonores déstabilisants, mêmes chanteuses grimées et vocalement limitées qui déclament des textes absurdes et ouvertement « québécotrash » (*Nobodée, Ma robe en papier de toilette, Le hournal d'un monstre, Appelle-moi ta cochonne*). Malgré tout, on ne peut qu'admirer l'inventivité de ce sextette de banlieue (quatre filles, deux gars), tout particulièrement les compositions ludiques de Simon Tremblay. Non, on n'écoutera pas Les Amis au Pakistan tous les jours en se levant. Comme il serait surprenant de les entendre un jour sur les ondes de radios commerciales. Beaucoup trop touffu. Beaucoup trop « fucké ». Mais dans le genre « drôle de bibitte », nos Amis à Laval remportent clairement la palme.

– Jean-Christophe Laurence

À ÉCOUTER : *Ma robe est en papier de toilette*

VOILÀ! VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

Retrouvez les **grilles télé** d'aujourd'hui et de demain dans le *Voilà!* inséré dans *La Presse* d'aujourd'hui.

Votre guide télé complet sur
CYBERPRESSE.CA/TELE

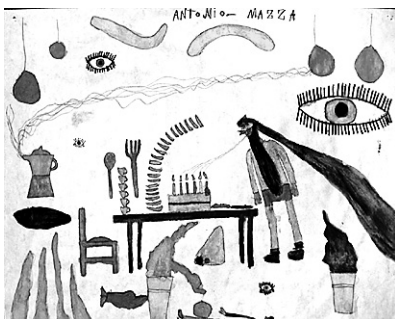
ARTS VISUELS

LÉZARDS ET SPECTACLES

JEAN-CHISTOPHE LAURENCE

ANTONIO MAZZA

« Il n'a pas conscience d'être un artiste... »



Antonio Mazza souffre de maladie mentale. Depuis plus de 15 ans, il s'exprime par d'étranges dessins d'enfants, qui mélangent l'humour et le macabre. Son oeuvre singulière fait aujourd'hui l'objet d'une rétrospective à la galerie Les Impatients, qui se spécialise dans l'art brut. Parce qu'il était absent à son propre vernissage, *La Presse* n'a pu le rencontrer. Mais le commissaire de l'exposition, Éric Mattson, parle en son nom. Portrait d'un excentrique malgré lui.

LA PRESSE _ M. Mattson, comment décrire le travail d'Antonio Mazza?

ERIC MATTSON _ De l'art naïf. Ses dessins parlent du quotidien qui l'entoure. De la vie dans son quartier. De la visite à Harvey's. Ou à l'église. Mais tout cela passe à travers un filtre pas tout à fait classique. On sent qu'il y a un monde en arrière. Ses personnages ont de drôles de configurations. Les membres sont trop longs ou trop courts. Les gestuelles sont bizarres. Et puis il y a par-dessus ça toutes sortes de choses étranges. Des araignées, des serpents, des objets contondants, couteaux, seringues. Des choses plus dangereuses.

LP _ Essaie-t-il de nous dire quelque chose?

EM _ Le dessin permet d'évacuer la souffrance. L'agression permanente. Certains de ses dessins évoquent des hôpitaux psychiatriques, des salles de folie. Il a conscience de sa maladie, du milieu dans lequel il est. Mais en même temps, quand on lui dit que ses dessins sont durs, il dit que c'est pour faire de l'humour. Je ne crois pas qu'il ait l'idée de nous communiquer quoi que ce soit. Ce sont des histoires qu'il se raconte à lui-même. Ça le fait rire.

LP _ Vous lui consacrez une rétrospective. Doit-on conclure qu'il a une oeuvre?

EM _ Sans aucun doute. Et elle mérite l'attention. D'une part, parce qu'il a bâti à travers toutes ces années un lexique très singulier d'objets, d'animaux et de gens. D'autre part, parce qu'il y a une constance dans son travail depuis 1992. C'est là, à mon avis, où il y a oeuvre. Qu'est-ce qu'un artiste sinon quelqu'un qui regarde le monde et qui le retransmets aux autres à travers sa propre grille d'interprétation? Sa signature individuelle a énormément de force. Cela dit, il n'a pas conscience d'être un artiste. C'est donc de l'art brut dans sa forme la plus pure.

LP _ Est-ce que M. Mazza fait autre chose dans la vie?

EM _ Antonio souffre d'un trouble de comportement compulsif. Je sais qu'il marche. Beaucoup. C'est vraiment étonnant d'ailleurs de marcher avec lui. C'est du sport. Il observe tout. Il a tout un système. Il fait de l'exercice. Il contourne les bouches d'égout. Il contourne les arbres. Il n'y a pas de ligne droite. Comme ses dessins...

ANTONIO MAZZA,
***Le quotidien, les écritures*.**
Jusqu'au 18 décembre aux Impatients. 100, rue Sherbrooke Est. 4e étage.

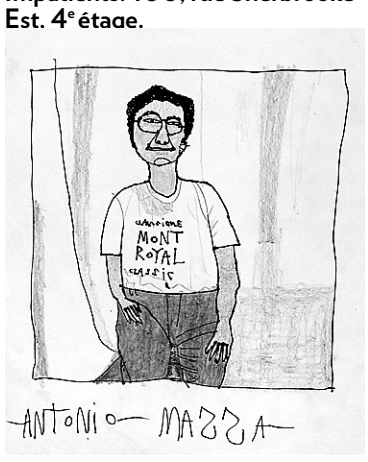


PHOTO MARC GALIPEAU

Autoportrait **d'Antonio Mazza 28 cm x 21,6 cm. Crayon de plomb et crayon feutre sur papier.**

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

COMMANDITAIRE EN TITRE Hydro Québec

COLLABORATEUR Banque Nationale Groupe financier

UNE SAISON DANS LA TÊTE DE KENT NAGANO

PROCHAINEMENT À L'OSM :

« De toute évidence, Vengerov sait ce qu'il veut et comment l'obtenir. […] Il y a lieu de croire qu'il a devant lui une grande carrière de chef d'orchestre. »
COLIN EATOCK, The Globe and Mail

VENGEROV DIRIGE TCHAÏKOVSKI !

L'incomparable **Maxim Vengerov** troque l'archet pour la baguette et retrouve l'OSM dans un programme mariant lyrisme et romantisme. Incontournable !

Mardi et mercredi, 20 et 21 octobre / 20 h

BRAHMS : Double concerto pour violon et violoncelle mettant en vedette deux musiciens de l'OSM : **Andrew Wan** et **Brian Manker**

TCHAÏKOVSKI : Symphonie nº 6 « Pathétique »

Entrevue exclusive avec Maxim Vengerov sur osm.ca

MAXIM VENGEROV

LES *TABLEAUX D'UNE EXPOSITION* DE MOUSSORGSKI
Soliste : **Mari Kodama**
Mardi et mercredi, 27 et 28 octobre / 20 h

AMERICA FOREVER
Soliste : **Alexandre Da Costa**
Mardi 10 novembre / 20 h
Mercredi 11 novembre / 10 h 30

Soirée du 10 novembre dans le cadre de la série *Les Évasions Classiques Air Canada* présentée par : AIR CANADA — Fondation J.A. DeSève

Billets à partir de 25 $*
* Taxes et frais de service en sus

TD Canada Trust Musique
Osez l'OSM 15-30 ans
Billets pour seulement 15 $

514 842-9951
osm.ca

Conseil des arts et des lettres Québec — Conseil des Arts du Canada — Canada Council for the Arts — Conseil des Arts de Montréal — La Presse cyberpresse.ca — laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

2003816A

FESTIVAL SÉFARAD DE MONTRÉAL 2009

DIMANCHE 25 octobre	DIMANCHE 1er novembre	DIMANCHE 8 novembre	MARDI 3 novembre	MERCREDI 4 novembre	JEUDI 5 novembre
SYMPOSIUM Maroc de souvenirs, Maroc de l'avenir Gelber - 10 h 30	SYMPOSIUM La contribution sépharade à l'État d'Israël Gelber - 10 h 30	SYMPOSIUM 50 ans de vie au Québec Gelber - 10 h 30	GAD ELMALEH Théâtre St Denis 20 h 00	JAFFA Cinéma du Parc -19 h 00	SPIN THE MODEL Time Supper club 21 h 00
				SCÈNE ALEXIS NIHON Midi - 13 h 30	SCÈNE ALEXIS NIHON Midi - 13 h 30

SAMEDI 7 novembre	DIMANCHE 8 novembre	LUNDI 9 novembre	MARDI 10 novembre	MERCREDI 11 novembre	JEUDI 12 novembre
ENRICO MACIAS Théâtre Olympia 20 h 00	ENRICO MACIAS Théâtre Olympia 20 h 00	MÈCHES FOLLES ET BIGOUDIS Théâtre Pierre Mercure 20 h 00 Éli Karim	GALA HOMMAGE À FÉLIX GRAY Théâtre Olympia 18 h 30	ROOTS Café Campus 20 h 00	ALABINA Théâtre Olympia 20 h 00

SAMEDI 14 novembre	DIMANCHE 15 novembre	LUNDI 16 novembre
ALABINA Théâtre Olympia 20 h 00	GALA 50ÈME Johanna Monty, Shlomo Bar, Benjanim Bouzaglo, Lynda Thalie, Shimon Sibony, Chorale Oziel, Chorale du 50ème Le Windsor - 17 h 00	CONFÉRENCE Eliette Abécassis Or Hahayim 20 h 00

CALENDRIER FESTIVAL

SONIA BENEZRA
Porte parole du Festival

FESTIVAL SEFARAD de Montréal

Le Festival Séfarad n'est en aucun cas responsable de changement de dernière minute

Billetterie 514-733-4998 www.sefarad.ca

FESTIVAL SEFARAD de Montréal — La Presse cyberpresse.ca — Gouvernement du Canada — Montréal — Québec — Fondation du Grand Montréal — UNE PRODUCTION CSUQ — 80 ans ensemble

1995360A

ARTS ET SPECTACLES **TÉLÉVISION**

LES ENFANTS DU PALMARÈS À CANAL D

La course à l'école privée : pourquoi tout ce stress ?

RICHARD THERRIEN
LE SOLEIL

De nombreux enfants passent ces jours-ci des examens pour espérer entrer dans une école privée. L'épreuve occasionnera pour plusieurs un stress certain, celui d'accéder à une « vraie école sérieuse » et de compter parmi les meilleurs de la société. Pour ces enfants, qui passent du primaire au secondaire, un échec mènerait automatiquement au renoncement à une belle carrière.

À qui la faute ? Présenté demain, 19 h, dans le cadre de *Docu-D* à Canal D, le documentaire *Les enfants du palmarès* est une charge en règle contre la fameuse liste du magazine *L'actualité*, qui classe chaque année les institutions scolaires, des meilleures aux pires, et à laquelle de nombreux parents accordent beaucoup de crédibilité. Bien qu'elle n'en fasse pas mention si souvent, l'oeuvre, clairement éditoriale, qualifie au passage la liste de « palmarès bidon ».

C'est en se basant sur sa propre expérience que la documentariste Marie-Josée Cardinal a eu l'idée de ce documentaire. Son fils Laurent et elle ont vécu l'expérience comme un véritable traumatisme.

« On dirait qu'on veut lancer comme message que si on ne va pas dans une institution privée, on ne pourra pas réussir dans la vie, ce qui est absolument faux. » — Claudine Potvin, de l'organisme Accompagnement scolaire

La préparation à l'examen d'entrée dans plusieurs institutions ressemble effectivement à une course folle. Certains passent une partie de leur été en camp de préparation, et les parents, en toute bonne foi, transmettent leur nervosité à leurs enfants. De cet examen, qui peut durer trois ou quatre heures, certains sortiront épuisés ou malades.

Au moment d'ouvrir leurs portes, les institutions mettent la gomme, à coups de solennelles et pompeuses vidéos de présentation. Au collège Notre-Dame à Montréal, des élèves de 3e, 4e et 5e secondaire font visiter l'école. « Super diction », « bons vendeurs », « c'est sûr que je suis séduite », lance une mère impressionnée, qui rêve du privé pour son fils.

Le moment où les différentes familles ouvrent la fameuse lettre de refus ou d'acceptation est particulièrement captivant. Beaucoup de joie chez les admis, et de déception chez les refusés.

Chez les enfants qui ont échoué, on en suivra deux qui sont finalement entrés au public, et qui en sont très heureux.

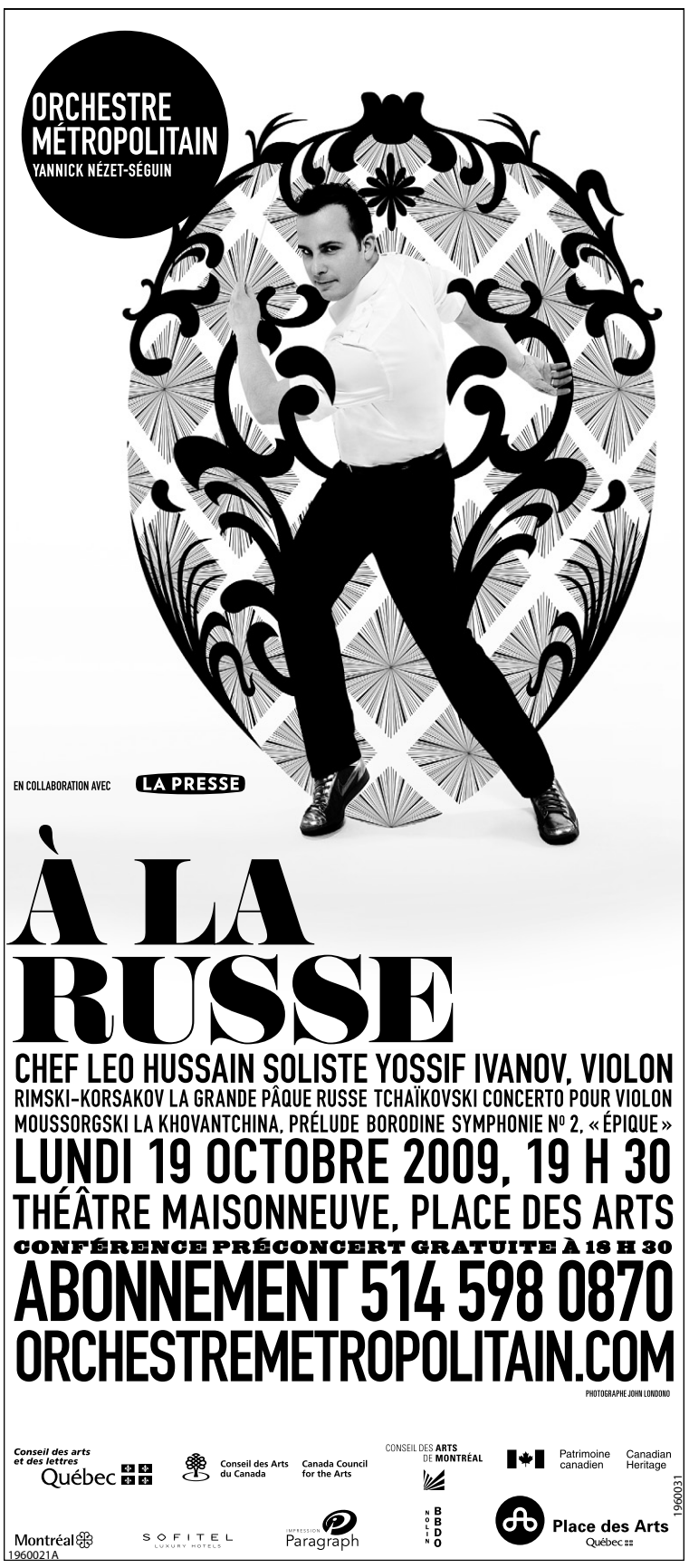
Partisane de l'école publique, la réalisatrice prend deux heures à faire la démonstration que cette course au meilleur n'a aucun sens. Elle suit plusieurs familles à l'heure des choix. « J'ai compris comment on fabrique les décrocheurs », lance-t-elle.

Une bonne partie de l'oeuvre souhaite démontrer que le public vaut bien le privé à plusieurs égards. « On dirait qu'on veut lancer comme message que si on ne va pas dans une institution privée, on ne pourra pas réussir dans la vie, ce qui est absolument faux », dira Claudine Potvin de l'organisme Accompagnement scolaire. Directeur de l'école secondaire publique Pierre-Laporte, Jean-Guy Perras considère quant à lui que le privé ne produit pas davantage de médecins, d'architectes et d'ingénieurs que le public.

À l'heure où la question du financement des écoles privées par l'État est soulevée, l'oeuvre arrive à point. « Pourquoi peut-on appeler privée une école subventionnée à 60 % par l'État ? » demande la documentariste. « Pourquoi seuls les premiers de classe y auraient accès ? »

À certains égards, mais dans une moindre mesure, *Les enfants du palmarès* me fait parfois penser au troublant film d'André Melançon, *Les vrais perdants*, sur ces parents qui imposent une pression indue sur les épaules de leurs enfants. Un père avoue entre autres qu'il rêve de voir sa fille fréquenter le privé parce qu'il aurait aimé avoir cette chance, lui, enfant.

Si la documentariste a l'honnêteté de nous montrer des enfants qui vivent l'épreuve dans une sérénité relative, elle n'arrive pas toujours à nous convaincre de la gravité de son propos. Au terme du documentaire, on se demande, oui, s'il vaut la peine d'imposer ce stress à des enfants. Mais on se dit aussi que la vie est une série d'épreuves, de joies et de déceptions, et qu'il vaut mieux l'apprendre tôt que tard...



BGL À LA PARISIAN LAUNDRY

Méchant *party* !

BGL, le collectif écolo de Québec, se répand dans la Parisian Laundry, du bunker à la cave jusqu'à l'étage supérieur, avec des installations aux allures de fêtes qui ont mal tourné.

JOCELYNE LEPAGE

Le trio BGL, marque de commerce de Jasmin Bilodeau, Sébastien Giguère et Nicolas Laverdière, fait des performances et des installations depuis 13 ans aussi bien ici, Québec et Canada, qu'à l'étranger. Invité à passer l'automne dans les espaces convoités de la Parisian Laundry, une ancienne buanderie industrielle de Saint-Henri restaurée avec le maximum de bon goût, le collectif de Québec a décidé de présenter une manière de rétrospective qu'il a intitulée *Postérité*.

Les visiteurs sont accueillis par le derrière d'un stand de foire évoquant ceux des cirques d'antan, stand en bois surmonté du symbole du lys bleu. On y voit une affiche encadrée montrant les trois gars étendus en train de faire des ombres chinoises sur un mur, les ombres des lettres BGL. On peut mettre de la monnaie dans le cadre, elle dégringole comme dans une machine à sous. De l'autre côté du stand, un mur est rempli de ballons blancs et bleus salis et à moitié dégonflés. Des cochonneries traînent par terre. Plus loin, sur une sorte de bar qui sert aussi de vitrine à revues d'art, sont exposés des verres à vin et à champagne salis de boue. Encore plus loin, un vrai fauteuil en cuirette est traversé par une épée. On dirait les restes d'une fête à laquelle un séisme a mis fin brusquement. Méchant *party* !

Et tout cela est présenté comme s'il s'agissait d'objets d'une civilisation disparue. Ainsi, dans une autre salle, on trouve suspendue au plafond une motoneige accidentée prise dans un frimas comme si elle était congelée. Ou encore des panneaux de signalisation accrochés aux murs sont envahis de mites. Les immenses lettres rouges formant le mot REER sont, quant à elles, en train de se désagréger…

Ceux qui suivent BGL depuis longtemps reconnaîtront des objets qu'ils ont déjà vus ailleurs dans d'autres installations. Comme si le collectif lui-même, par cette manière de rétrospective « autodérisoire », appartenait lui aussi à une espèce en voie de disparition.

Tout cela est présenté comme s'il s'agissait d'objets d'une civilisation disparue. BGL s'amuse avec les restes de notre culture occidentale de surconsommation.

À l'étage, c'est pire. Un bric-à-brac déconcertant. On se croirait dans un marché aux puces bourré de *cossins*, reconstitué pour les besoins d'un film québécois d'époque. Mais en regardant bien, ces objets ont fait partie d'installations de BGL au fil des ans. Des ordinateurs et des téléphones cellulaires en bois, du linge plastifié sur une corde, des patins, des animaux empaillés, de vieux téléviseurs qui diffusent des vidéos sur les performances du collectif, et dans des toilettes, des résidus de pornographie. Entre autres.

En sortant de ce labyrinthe, on est surpris par l'immense espace qui reste quasiment inoccupé, comme dans les expositions muséales d'art contemporain, où l'on préfère que les œuvres « respirent » dans leur rareté. Il y a là un immense dessin sur papier léger montrant un paysage aux vaches bucoliques broutant l'herbe de ce qui ressemble à l'île d'Orléans. Le dessin est entièrement fait à la main de traits verticaux et horizontaux comme s'il sortait d'une machine.

Mais ce qui rend le mieux l'état d'esprit de BGL se trouve dans le bunker, la cave en fait. C'est une sorte d'atelier de sapins de Noël. Sauf que les arbres, privés d'aiguilles, ont été trempés dans de la peinture verte et sèchent, suspendus au plafond comme des pièces de gibier, et qu'ils viennent avec leurs décorations. L'une de ces décorations est faite d'allumettes placées aux pointes des branches. On imagine ce qui arrive si on les allume…

Si on comprend bien le message, BGL s'amuse comme trois petits fous avec les restes de notre culture occidentale de surconsommation en voie de disparition. Et s'inquiète pour l'avenir de la nature.

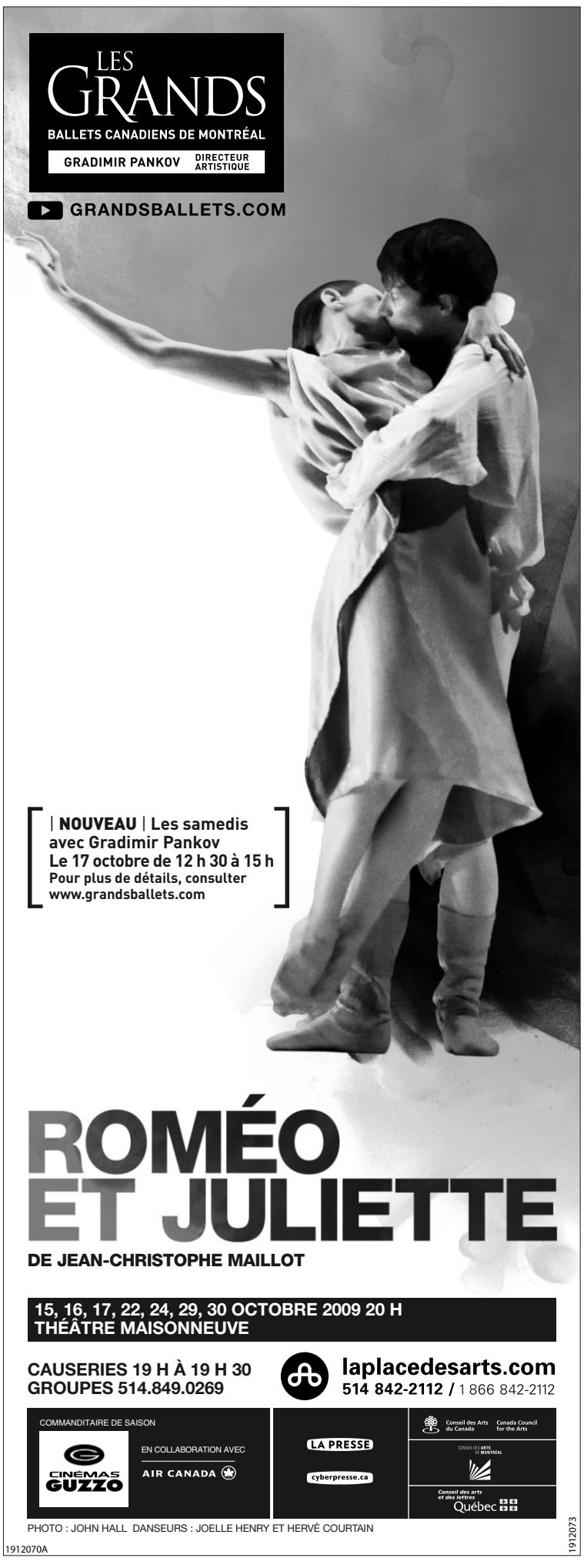
PHOTO DAVID JACQUES, FOURNIE PAR PARISIAN LAUNDRY

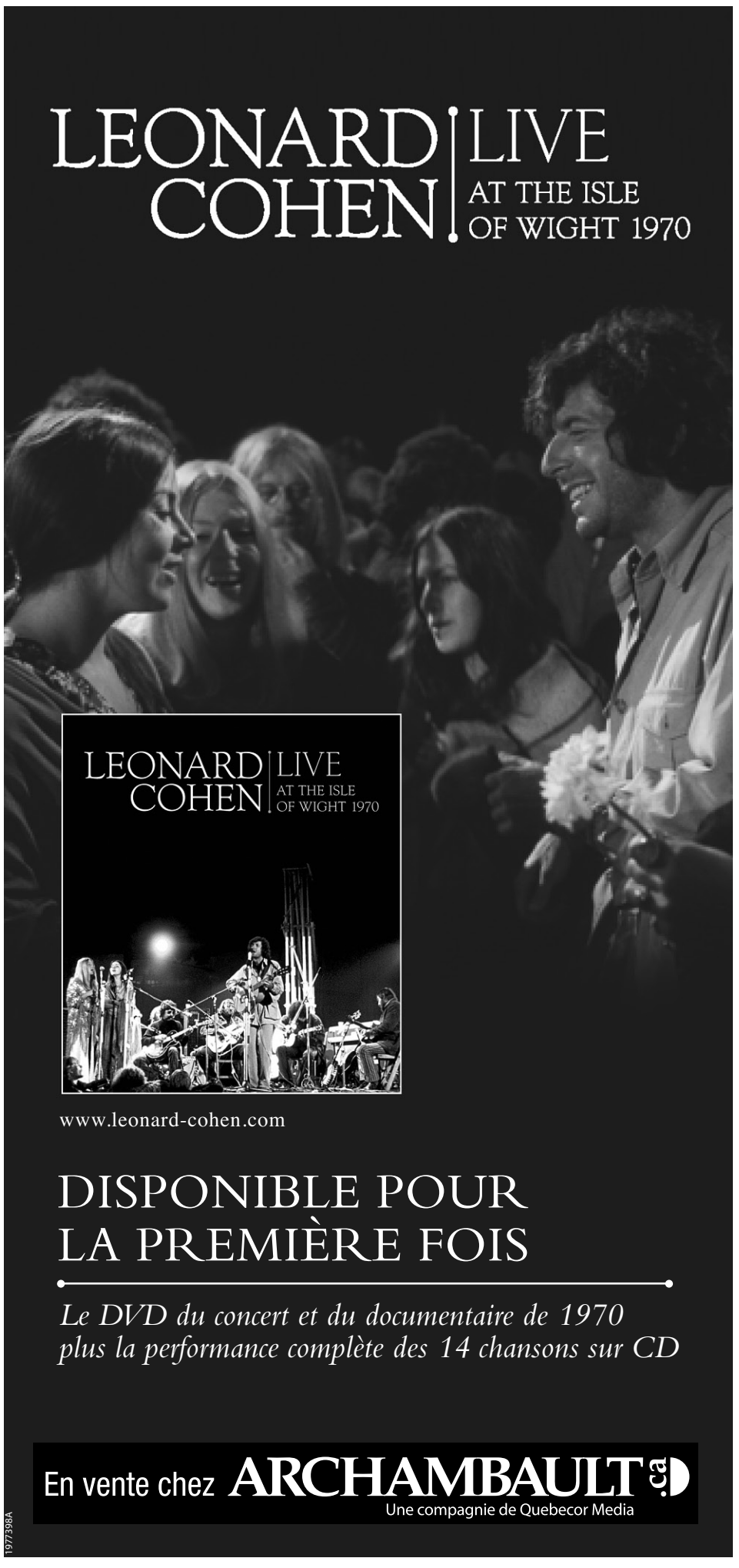
La fabrique de sapins de Noël. Privés d'aiguilles, donc de vie, les sapins sont trempés dans une peinture verte qui leur redonne couleur et sèchent, la tête en bas, en attendant Noël.

PHOTO DAVID JACQUES, FOURNIE PAR PARISIAN LAUNDRY

Parmi les milliers de *cossins* du marché aux puces de BGL, cet ordinateur en bois entièrement fait main. Et ce pic en bois qui pique les cheveux en bois d'une tête sculptée dans un tronc d'arbre…

***Postérité*,**
BGL, à la Parisian Laundry,
3550, rue Saint-Antoine Ouest.
Jusqu'au 21 novembre.
Ouvert du mardi au samedi,
de 12 h à 17 h. Entrée libre.





ARTS ET SPECTACLES **THÉÂTRE**

TRIO

ALEXANDRE VIGNEAULT

1 NOTRE HISTOIRE DU THÉÂTRE

Carte Premières offre de nouveau une série de conférences sur l'histoire du théâtre québécois. Paul Lefebvre, fin connaisseur œuvrant au Centre national des arts d'Ottawa, offrira quatre séances réparties entre le 19 octobre et le 22 mars 2010. Le cursus est découpé de la manière suivante: Les temps premiers — 1606-1937, Le temps des fondations — 1937-1968, Le temps de la parole — 1968-1980 et Le temps des éclats — 1980-2008. Il est possible d'acheter un billet pour les quatre cours ou de les choisir à la pièce. Informations et inscription: 514-328-7437.

2 FRACTURE SOCIALE

Hyperactif, Emmanuel Schwartz? Hyper occupé, sans aucun doute. En plus de jouer, d'écrire et de mettre en scène, il a également trouvé le temps de traduire une pièce de Moisés Kaufman inspirée d'un fait divers choquant: en 1998, dans la petite ville de Laramie, au Wyoming, Matthew Sheppard a été attaché à une clôture, tailladé et battu jusqu'à en avoir le crâne fracturé. Simplement parce qu'il était homosexuel. *Le projet Laramie* s'appuie sur des dizaines d'entrevues réalisées dans la petite ville du Wyoming. Un sujet sur mesure pour une compagnie qui, comme le Théâtre Agitato, s'est donné pour mission de faire du théâtre social. Du 21 octobre au 7 novembre, à la salle Fred-Barry, dans une mise en scène de Bernard Lavoie.

3 L'URGENCE AU THÉÂTRE

Personne n'a envie de passer une nuit à l'urgence. Sauf peut-être si c'est au théâtre et que les huit heures d'attente habituelles sont condensées dans un spectacle qui en dure quelques-unes de moins. Dix-huit mois après avoir fermé ses lits, le NTE les rouvre le temps de rejouer *Sacré cœur,* pièce d'Alexis Martin et de l'urgentologue Alain Vadeboncoeur, qui a connu un retentissement certain en mars 2008. « Une rencontre très réussie entre le théâtre et la réalité quotidienne », résumait ma collègue Sylvie St-Jacques, dans une critique où elle soulignait qu'il s'agit « d'abord et avant tout d'une sacrée bonne histoire » comme on en voit trop peu au théâtre. En reprise du 20 octobre au 21 novembre à l'Espace Libre.

ALEXIS MARTIN
PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE

CLAUDE POISSANT / *Rouge gueule*

Tirer la langue en montrant les dents

Qui n'a jamais songé à pousser quelqu'un sur la rame du métro? Qui n'a jamais eu envie d'étêter sa coloc mythomane, de préférence avec un couteau qui coupe mal? Tout le monde? Personne? Impossible de le vérifier, c'est le genre de pensées secrètes qui ne se disent pas. Sauf dans *Rouge gueule*, pièce choc qui prend l'affiche mardi à Espace Go.

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

Claude Poissant, qui porte le texte d'Étienne Lepage sur la scène d'Espace Go, a été « agacé », lui aussi, lorsqu'il a lu la première version de la pièce. Son malaise, au lieu de l'éloigner de ce texte, l'en a rapproché. *Rouge gueule* veut provoquer et son auteur assume cette envie, croit le metteur en scène. « Le théâtre est là pour brasser », rappelle-t-il.

ALEXANDRE VIGNEAULT

L'avertissement parfois servi à la télé et au cinéma voulant que des propos pourraient ne pas convenir à certains spectateurs conviendrait parfaitement à *Rouge gueule*. Pas tant pour la quantité de sacres qu'on trouve dans la pièce d'Étienne Lepage – le Québécois moyen sait très bien décliner ses jurons en adjectif, en verbe, voire en adverbe, et ne s'en prive pas – que pour les propos tenus sur le viol, la sodomie, ainsi que la violence exprimée par quelques-uns des personnages.

Dur, cru, provocateur, tous les termes qu'on accole généralement aux œuvres qui dérangent pourraient être appliqués à *Rouge gueule.* Il y est question de jeunesse, de beauté et de désir, mais aussi de sexe brut, de trahison, de vengeance, de violence gratuite et même d'envies de meurtre. Souvent à travers des monologues qui donnent l'impression de vouloir nous en mettre plein la gueule. En tournant la dernière page, on ne peut d'ailleurs s'empêcher de se demander: pourquoi irait-on s'asseoir dans un théâtre pour se faire dire des choses comme ça?

Claude Poissant, qui porte le texte d'Étienne Lepage à la scène, reconnaît ce sentiment de malaise. Il a été « agacé », lui aussi, lorsqu'il a lu la première version de la pièce. Son malaise, au lieu de l'éloigner de ce texte, l'en a rapproché.

« Ce qui m'intéressait, c'est qu'il y a une grande acuité dans le discours d'Étienne Lepage, explique-t-il. J'avais vraiment l'impression de prendre la mesure de notre humanité dans ce qu'elle a d'extrémiste, quand on perd un peu le sens humanitaire des choses, mais qu'on est dans la sincérité la plus totale de notre pensée... qui n'est pas nécessairement très belle. »

De fait, ce n'est pas parce qu'on est bien élevé qu'on n'a pas une petite envie de meurtre une fois de temps en temps. Ce peut n'être qu'une pensée fugace ou bien un fantasme qu'on scénarise dans notre tête. Sans censure. C'est ce genre de pulsions qu'expriment les personnages d'Étienne Lepage, sans aucun malaise.

Rouge gueule veut provoquer et son auteur assume cette envie, selon Claude Poissant. « Le théâtre est là pour brasser », rappelle le metteur en scène. « On est en mode sécurité, on fait attention à tout », précise-t-il. Notamment à ce qu'on dit aux autres et à ce qu'on leur révèle de nous-mêmes.

« J'aime kidnapper le spectateur, l'empêcher de penser pendant la pièce. Tenter de le mettre dans une position qui ne lui permettra pas de réagir à chacune des choses qui seront dites, mais à l'amalgame de tout ce qui aurait été dit et montré. »

Des claques et des baisers

Dans un monde idéal, Claude Poissant aurait fait de *Rouge gueule* un spectacle déambulatoire. Il l'aurait orchestré de manière à ce que les spectateurs attrapent des bouts de vie et des bribes de propos, puis qu'ils soient forcés de poursuivre leur chemin sans que l'action ne soit menée à son terme. Les contraintes du monde réel l'ont plutôt incité à les placer dans un lieu « étrange, mais possible ».

« On ne juge personne, dit-il. Aux spectateurs de juger ou de préjuger. » Le metteur en scène croit que les propos tenus dans la pièce forceront l'assistance à se mettre en mode « réflexion, discussion et échange ». Pas pendant, mais après le spectacle.

« J'aime kidnapper le spectateur, l'empêcher de penser pendant la pièce, expose-t-il. Tenter de le mettre dans une position qui ne lui permettra pas de réagir à chacune des choses qui seront dites, mais à l'amalgame de tout ce qui aurait été dit et montré. »

Claude Poissant tient à souligner ce qu'il peut y avoir d'humoristique dans la pièce, et assure qu'il n'a pas l'intention de faire *trash*. Ce texte dense et cru, il dit l'aborder d'abord de manière à faire entendre son propos... dans un « enchaînement de baisers et de claques sur la gueule ».

« Est-ce qu'on banalise? Je ne le crois pas, mais peut-être que des gens vont le penser », prévoit-il. Le pire qui pourrait arriver à *Rouge gueule* serait de susciter l'indifférence. « Mais ça m'étonnerait », conclut Claude Poissant, l'ombre d'un sourire aux lèvres.

***Rouge gueule*, du 20 octobre au 14 novembre à Espace Go.**

JEAN AIROLDI OFFRE DU
STYLE
ACHETEZ UN MOT POUR CEUX QUI N'EN ONT PAS MOTS DÉPÔT .COM
1963791A
20e Fondation pour l'alphabétisation
Partenaire média
LA PRESSE cyberpresse.ca

GUYLAINE TREMBLAY ET DENIS BOUCHARD / *Ça se joue à deux*

Guylaine et son homme sur scène

Après avoir incarné pendant sept ans l'un des couples chouchous du petit écran, Guylaine Tremblay et Denis Bouchard renouent avec la scène dans une pièce écrite par les auteurs d'*Annie et ses hommes*. *Ça se joue à deux* explore la vie de quatre couples interprétés par les deux comédiens.

ALEXANDRE VIGNEAULT

« Se quitter, trop difficile », chante Daniel Bélanger. La chanson parle de sa relation avec la musique, mais elle peut très bien s'appliquer aux histoires d'amour… ou d'amitié. Elle va d'ailleurs parfaitement aux comédiens Guylaine Tremblay et Denis Bouchard qui, au lieu de couper le cordon après sept années à jouer ensemble à la télé, étirent le plaisir (ou l'inévitable rupture) en se donnant rendez-vous au théâtre.

« On savait qu'on ne rejouerait pas ensemble à la télé avant un bon bout de temps. Comme on a beaucoup de plaisir à le faire, on s'est dit que le seul moyen d'y arriver pour le moment, c'était le théâtre », expose la comédienne, attablée dans un hôtel du Vieux-Montréal. Denis Bouchard, assis à ses côtés, ajoute que c'est une belle façon de marquer le pas, de passer à autre chose.

Puisqu'ils avaient besoin d'un auteur, ils se sont tout naturellement tournés vers Annie Piérard et Bernard Dansereau, les auteurs d'*Annie et ses hommes*. *Ça se joue à deux* est la première pièce du tandem. « Ce qu'ils ont écrit, c'est une vraie pièce de théâtre. On ne pourrait pas faire ça à la télé, précise Denis Bouchard. Ce n'est pas un style télévisuel. »

Ça se joue à deux ne raconte pas une histoire, mais plusieurs. Du nouvel amour qui brille comme un sou neuf à celui qui s'est fané et ne connaît plus que les reproches, du divorce à l'amiable au coup de foudre qui veut se faire fi des différences d'âge, les auteurs multiplient les angles pour explorer la relation de couple. Seuls sur scène, Guylaine Tremblay et Denis Bouchard incarneront ces quatre couples – très jeunes ou même très vieux – et quelques autres personnages. Sans perruques, sans costumes et presque sans éléments de décor.

« On voulait revenir à l'essence du théâtre, dit la comédienne. Comme à nos débuts, quand on faisait des shows autogérés, qu'on n'avait pas une cenne, qu'on amenait notre propre linge et même notre propre téléphone, qu'on rapportait à la maison après le spectacle. On voulait retrouver cette liberté-là. »

Seuls sur scène, Guylaine Tremblay et Denis Bouchard incarneront quatre couples. Sans perruques, sans costumes et presque sans éléments de décor.

Deux acteurs aussi connus, soutenus par deux auteurs à succès et un producteur aux reins solides (Tandem.mu), ne se produisent pas avec des moyens aussi dérisoires, bien entendu. *Ça se joue à deux* repose néanmoins sur un minimum d'artifices: deux chaises, une table, quelques lampes de chevet, des éclairages et le jeu des deux comédiens. « Tu ne peux te fier qu'au jeu, dans un cadre comme celui-là », dit Guylaine Tremblay.

Denis Bouchard assure que *Ça se joue à deux* n'est pas un produit dérivé d'*Annie et ses hommes*. Son propos découle toutefois indirectement de la série télé. « Jouer un couple pendant sept ans à la télévision a soulevé un certain nombre de questions: c'est quoi réussir une séparation quand ça fait 24 ans que tu es avec quelqu'un? Qu'est-ce qui fait qu'une relation peut se transformer au point de devenir l'enfer? Pourquoi est-ce qu'on répète les mêmes erreurs? » se demande-t-il.

Après six représentations de rodage, les deux acteurs s'attachaient à fignoler le spectacle, qu'ils mettent en scène eux-mêmes, sans regard extérieur. « On a toujours celui de l'autre », fait remarquer Guylaine Tremblay, qui admet ressentir un mélange de peur et d'exaltation à l'approche de la première représentation au Théâtre Saint-Denis 2.

« Pendant des années, les gens nous ont accueillis dans leur salon par le biais de la télévision, rappelle-t-elle. Là, la visite s'en vient chez nous. »

***Ça se joue à deux*, du 20 octobre au 14 novembre au Théâtre Saint-Denis 2, puis en tournée jusqu'en février 2010.**

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Les comédiens Denis Bouchard et Guylaine Tremblay assurent que *Ça se joue à deux* n'est pas un produit dérivé d'*Annie et ses hommes*. Le propos de la pièce découle toutefois indirectement de la série télé.

ARTS ET SPECTACLES **THÉÂTRE**

NINI BÉLANGER / *Endormi (e)*

Les jeunes filles et la mort

Les jolies jeunes filles qui font rêver le vieux Eguchi, personnage central des *Belles endormies*, hantent Nini Bélanger depuis longtemps. *Endormi (e)* est l'aboutissement d'un travail qu'elle peaufine depuis sa sortie de l'École nationale de théâtre, en 2005.

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

La metteure en scène Nini Bélanger a conçu une adaptation des *Belles endormies*, du Japonais Yasunari Kawabata, en ne conservant que les éléments centraux du roman, et en les transposant au Québec.

ALEXANDRE VIGNEAULT

Les belles endormies raconte les nuits qu'un vieil homme appelé Eguchi passe dans une maison où de jeunes femmes, plongées dans le sommeil grâce à un breuvage narcotique, se laissent regarder et caresser. De cette situation étrange, Yasunari Kawabata a tiré une réflexion sur la solitude, l'érotisme et le vieillissement.

Nini Bélanger a lu le roman du Prix Nobel japonais il y a une dizaine d'années. Elle en avait trouvé l'atmosphère très malsaine. « J'étais dans une passe extrêmement féministe, se rappelle-t-elle, alors ça m'avait un peu dégoûtée. »

Le trouble qu'elle avait ressenti a pourtant fini par l'intéresser. L'œil de la metteure en scène y a décelé une situation dramatique très forte, et elle a aussi été séduite par les aspects contemplatifs et oniriques du récit. Pascal Brullemans (connu notamment pour ses fructueuses collaborations avec Éric Jean) et elle en ont donc peaufiné une adaptation qui ne conserve que les éléments centraux du roman (le lieu, le vieil homme et les filles), et les ont transposés au Québec.

« J'avais envie que ce soit un show qui tourne autour de la solitude », dit la metteure en scène, pour qui le vieillard (rebaptisé Édouard) est d'abord un homme « qui n'a pas été touché, qui n'a pas eu de chaleur humaine » depuis longtemps. Ce qu'il veut, ce n'est pas consommer l'acte avec les filles, mais d'abord dormir avec elles. Se sentir vivant, alors que le dépérissement de son corps le confronte à sa propre fin.

Pour jouer ce conte sur le désir et la mort, quatre comédiens ont été recrutés: Michel Mongeau (Édouard), Dominique Pétin (la tenancière), ainsi que Catherine-Amélie Côté et Caroline Bouchard (deux belles endormies). La transposition scénique fera également appel à la vidéo.

Les scènes oniriques seront jouées dans le noir et rendues visibles par l'entremise d'une caméra équipée d'un système de vision nocturne. « On travaille le côté charnel, avec de gros plans, révèle la metteure en scène. Ça nous rapproche du corps et de la sensualité. »

Ce qui est au cœur du projet, c'est toutefois moins l'image que le rapport au temps. L'objectif de Nini Bélanger est de travailler le moment présent. Le texte de Pascal Brullemans se lit en 28 minutes, son spectacle en dure 80. « Ça veut dire que je dois avoir des comédiens habités », affirme la metteure en scène.

L'essentiel se passe dans le silence et la lenteur: le regard de l'homme sur les corps de femmes, les caresses, le désir, la frustration et la nostalgie. « Ma démarche fait que les gens ont le sentiment d'entrer dans l'intimité des personnages », constate Nini Bélanger. Et c'est précisément l'autre objectif d'*Endormi (e)*: explorer la zone grise entre représentation théâtrale et voyeurisme.

***Endormi (e)*, du 22 octobre au 1er novembre à La Chapelle.**

ENTRÉE EN SCÈNE

ROUGE GUEULE, du 20 octobre au 14 novembre à Espace Go.

ÇA SE JOUE À DEUX, du 20 octobre au 14 novembre au Théâtre Saint-Denis.

SACRÉ CŒUR, du 20 octobre au 21 novembre à l'Espace Libre.

PORTALAPHRAPON, du 20 au 31 octobre à l'Espace Geordie.

PROJET LARAMIE, du 21 octobre au 7 novembre à la salle Fred-Barry.

ENDORMI (E), du 22 octobre au 1er novembre à La Chapelle.

PASSAGES, du 23 octobre au 7 novembre à Espace Go.

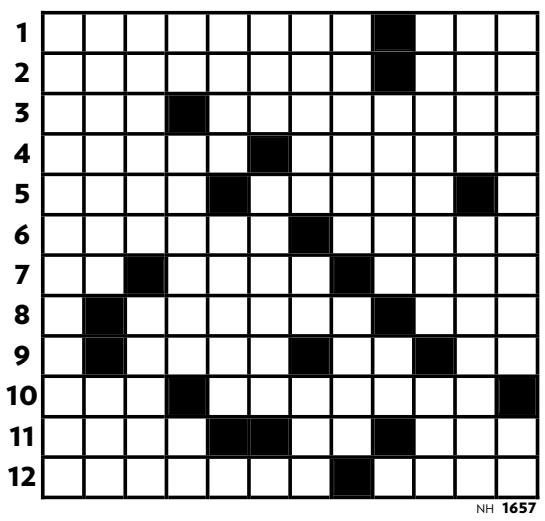
MAISON SAINT-GABRIEL
Musée et site historique
La semaine des Quêteux
Le CONTE est à l'honneur
du 18 AU 25 OCTOBRE
2146, place Dublin
Pointe-Saint-Charles, Montréal
Renseignements : 514 935-8136
Tous les détails sur
www.maisonsaint-gabriel.qc.ca
1953091A
1953095

POINTE-À-CALLIÈRE
Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
Montréal
350, place Royale
Vieux-Montréal
514 872-9150
www.pacmusee.qc.ca
JACK LA LANTERNE : L'HALLOWEEN À POINTE-À-CALLIÈRE
24, 25, 31 octobre et 1er novembre
De 12 h 30 à 16 h 30
1694199A

Conférence
GRANDE BIBLIOTHÈQUE
Le ciel de Galileo Galilei
avec Pierre Chastenay
astronome, communicateur scientifique et commissaire de l'exposition *Virginia, messagère des étoiles*, présentée à l'Espace Jeunes de la Grande Bibliothèque jusqu'au 25 octobre 2009
à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
le mardi 20 octobre à 19 h
Entrée libre ; 300 places disponibles
Photo : Isabelle Clément
GRANDE BIBLIOTHÈQUE
475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028
www.banq.qc.ca
Bibliothèque et Archives nationales Québec
1994654A

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
COMMANDITAIRE EN TITRE Hydro Québec
COLLABORATEUR Banque Nationale Groupe financier
PROLONGEZ L'EXPÉRIENCE DU CONCERT *AMERICA FOREVER* !
L'OSM VOUS OFFRE LA CHANCE DE GAGNER
L'une des dix paires de billets pour le concert *America Forever*, donné dans la série Les Évasions Classiques Air Canada. Une expérience complétée par une visite à l'arrière scène après le concert.
DE PLUS
Courez la chance de gagner une paire de billets d'avion pour deux personnes pour une destination de votre choix* aux États-Unis, à bord d'Air Canada.
AMERICA FOREVER AVEC ALEXANDRE DA COSTA
10 NOVEMBRE / 20 H
AIR CANADA LA PRESSE
Postez ce coupon de participation avant le 25 octobre (cachet de la poste faisant foi) : Concours « Prolongez l'expérience du concert *America Forever !* »
à l'Orchestre symphonique de Montréal, 260 de Maisonneuve Ouest, 2ème étage, Montréal, Qc, H2X 1Y9
OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
PRÉNOM : NOM :
TÉL. (JOUR) : TÉL. (SOIR) :
ADRESSE :
VILLE : CODE POSTAL :
COURRIEL :
QUESTION MATHÉMATIQUE: 13 + 5 X (6 + 2) =
☐ Oui, j'accepte de recevoir l'infolettre de l'OSM
☐ Oui, j'accepte de recevoir des offres promotionnelles de La Presse
* Excluant Hawaï.
Le concours est réservé aux 18 ans et plus. Fac-similés non acceptés, à l'exception d'un coupon imprimé à partir de la version électronique de La Presse sur lapressesurmonordi.ca. Valeur totale du grand prix : 5 241,60 $. Certaines conditions s'appliquent. Règlements complets à l'OSM et sur osm.ca/america
1986298A

MOTS CROISÉS **DES ARTS**



NH **1657**

HORIZONTALEMENT

1 Elle joue le rôle d'Isa dans *La galère* – Société de construction électrique allemande.

2 Interlopes – Devant un nom de femme.

3 Elle a été créée en 1946 par le président Truman – Comme Jacques Poulin.

4 Prudent – Corsage de femme de forme ample.

5 *Juste pour ... – Le ... a ses raisons.*

6 Divinité – Fourrure.

7 On peut en faire des couronnes dentaires – Morceau de volaille cuite – Il a vendu son droit d'aînesse.

8 Dans le titre d'un film de Denys Arcand – Éprouvés.

9 Il est apprécié des aquariophiles – Initiales de la comédienne Tifo – Dieu solaire.

10 Vieille armée – Cinéaste et écrivain sénégalais mort en 2007.

11 Film mettant en vedette Barbra Streisand (*Funny ...*) – D'un auxiliaire – Disposent de.

12 Bloc de glace – Très attaché à ses idées.

VERTICALEMENT

1 Réalisateur de *1981*.

2 Rôle d'Émile Mailhiot dans *Yamaska* – Indique que l'on cite textuellement.

3 Rôle de Lauren Ambrose dans *Six pieds sous terre* – Indique une complicité.

4 Exprime l'étonnement – Moyen infaillible pour accéder à quelque chose – Symbole d'une unité de masse.

5 Roi légendaire d'Athènes – Très grands arbres de la forêt dense africaine.

6 D'une expression sign. rendre vivement la pareille – Prénom de la comédienne Bonnier.

7 Se dit d'un moteur – Fin de verbe – Prénom de l'interprète de Sally dans *Quand Harry rencontre Sally*.

8 Bannie – Aspect mat et terne de la surface d'une peinture à l'huile.

9 Courbé – Utile au dessinateur.

10 Cécité due à une lésion du nerf optique – Héros du Déluge biblique.

11 Exprimé – Prénom de l'humoriste Paquin.

12 Désintéressée – Se dit entre intimes.

SOLUTION de la semaine dernière

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	K	I	N	S	E	L	L	A	■	A	R	C
2	U	S	E	E	S	■	E	C	R	I	E	S
3	T	A	T	A	M	I	■	R	E	■	N	■
4	C	B	S	■	E	S	S	A	I	M	E	R
5	H	E	■	A	R	A	■	■	C	O	■	O
6	E	L	I	Z	A	B	E	T	H	■	T	M
7	R	■	O	U	L	E	M	A	■	T	V	A
8	■	H	U	R	D	L	E	R	S	■	■	I
9	F	E	R	■	A	L	U	■	T	A	O	N
10	A	N	T	I	■	E	T	I	E	N	N	E
11	I	R	E	N	E	■	E	M	A	N	A	■
12	T	I	S	O	N	S	■	A	K	E	N	E

NH 1656

SYLVAIN LAROCQUE

Le rire en soi

Sylvain Larocque lance *Vu d'même*, son troisième one man show. D'un accident de moto à ses mésaventures à la discothèque L'Arnaque de Saint-Léonard, le pince-sans-rire raconte le parcours qui le mène à parler d'un nouveau sujet : lui.

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Pour son spectacle *Vu d'même*, Sylvain Larocque (à l'arrière) s'est notamment entouré de deux artistes étrangers au milieu de l'humour : Serge Postigo (à gauche) pour la mise en scène, et Dee (à droite) pour la musique.

PAUL JOURNET

« Quelqu'un m'a demandé sur Facebook si j'étais le vrai Sylvain Larocque, raconte-t-il. J'ai répondu : si j'avais volé l'identité d'un personnage public, j'en aurais choisi un plus *cute*. »

Vrai, l'homme assis devant nous n'est pas le beau gosse de l'humour. Mais il est sans doute un de ses plus grands talents. On s'étonne d'ailleurs qu'il ne soit pas plus populaire. C'est peut-être parce qu'il jongle avec trois carrières : humoriste franco, humoriste anglo et auteur (notamment pour François Morency, Mario Jean, Laurent Paquin, Anthony Kavanagh, Jean-Michel Anctil et bientôt Philippe Bond).

Dans les prochains mois, il se consacrera surtout à *Vu d'même*. Parmi les thèmes qu'il y aborde : la politique, l'éducation et la langue française. Mais ce n'est pas pour jouer à l'intello. « Un gag de cul n'est pas forcément inférieur à un gag sur Sartre, se plaît-il à rappeler. Ce qui compte, c'est le regard sur une chose, pas la chose elle-même. »

En plus de l'humour d'observation, il joue pour la première fois des personnages. Parmi eux, René Bourassa, chef du Parti des indécis et emblème de notre schizophrénie politique. On assiste aussi à la naissance d'un prof « style Edgar Fruitier », qui enseigne en même temps la sexualité et le français dans sa version Pléiade.

Larocque s'observe aussi lui-même. « Je suis rendu là, je pense. J'ai assez vieilli pour inviter les gens dans ma tête. » Par exemple, il recrée la « réunion du C.A. de ses émotions », qui examine s'il veut vraiment un enfant. Et il parle de sa mère. « Elle a réussi à élever un p'tit gars qui se sentait tout croche à cause de son œil de travers. Je me faisais péter la gueule continuellement, on changeait d'école aux six mois. Elle a même déjà dû venir me défendre dans la cour d'école. Je me souviens d'elle, la vieille hippie de 5pi2 en poncho debout sur le banc de neige, qui fixait les enfants dans les yeux en criant : « C'est qui le 'ti maudit qui a fait ça à mon gars ? » »

Quatre fois gagnant de l'Olivier du meilleur auteur, Larocque signe environ 90 % de ses textes. Quelques confrères l'ont aidé pour le reste (François Léveillée, Laurent Paquin, Pierre Hébert et Daniel Gagnon). Il a aussi engagé deux artistes étrangers au petit milieu de l'humour : Serge Postigo (mise en scène) et Dee (musique).

« Pour me préparer, j'ai acheté tous les DVD d'humour québécois. Ça m'a coûté environ 400$. Mais je n'ai finalement regardé que celui de Sylvain. Les autres sont restés dans leur emballage… », avoue Postigo en riant. Il dit avoir simplement voulu « habiller un peu » l'habituel décor micro-tabouret-verre d'eau du stand-up.

Quant à l'hyperactif Dee, connu autant pour ses albums que ses pièces musicales vendues à la télé (*CSI*, *Six Feet Under*, *Law & Order*, *One Tree Hill*), son électro devrait tonifier les numéros. « Je suis comme le *cracker* entre les verres de vin », indique-t-il.

Dans son nouveau one man show, Sylvain Larocque s'observe aussi lui-même. « Je suis rendu là, je pense. J'ai assez vieilli pour inviter les gens dans ma tête. »

L'accident comme réveil

Il a fallu un accident pour que Sylvain Larocque ose faire de l'humour son métier. « Pour jouer *safe*, j'avais choisi une éducation classique (bacs en chimie et à HEC), explique-t-il. Puis j'ai failli mourir en moto. J'ai passé un mois aux soins intensifs, même les transfusions sanguines ne fonctionnaient pas. »

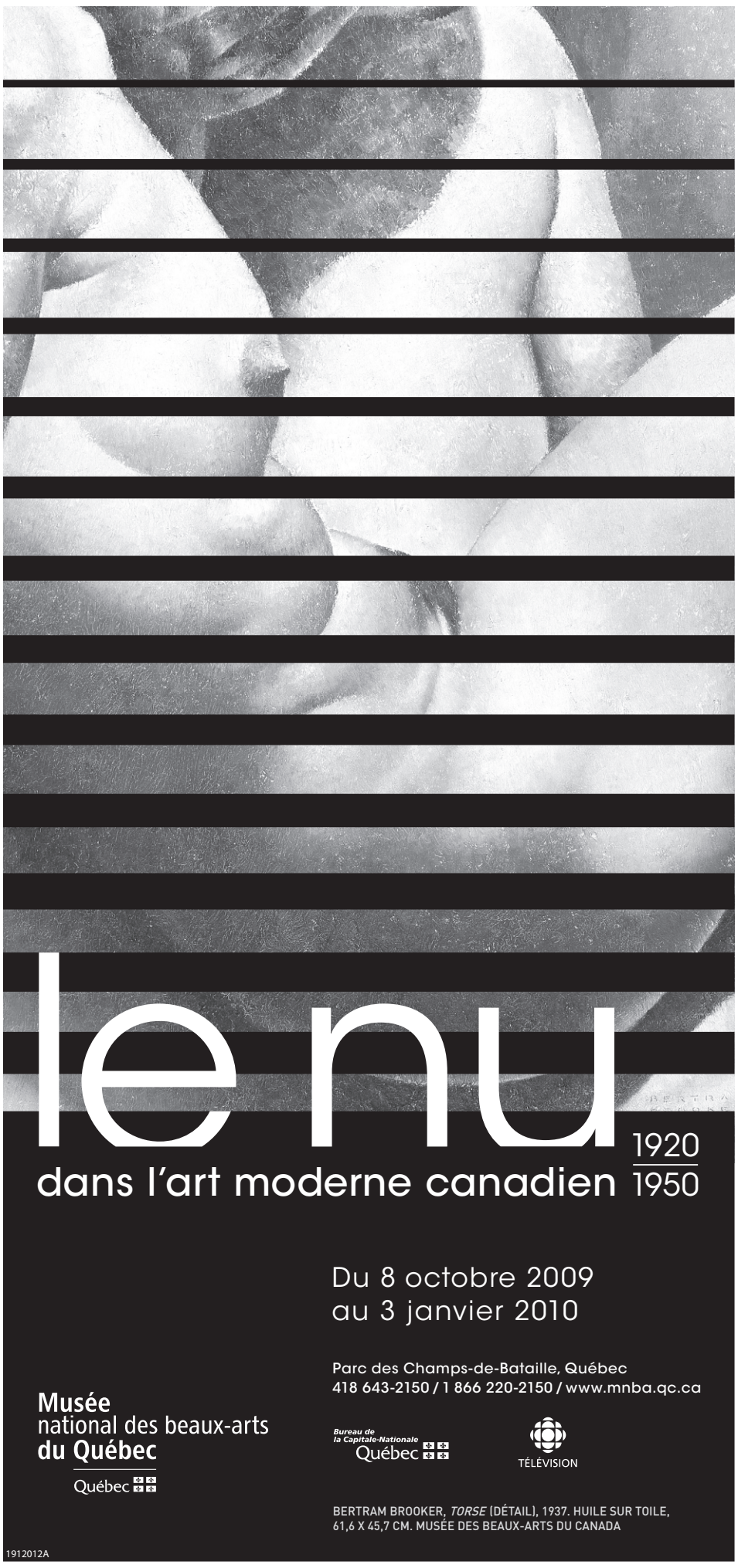
La claque le réveille. « Tellement de gens se contentent d'un malheur familier au lieu d'un bonheur risqué, confie Larocque. Moi, j'ai décidé de vivre pour ne jamais rien regretter. »

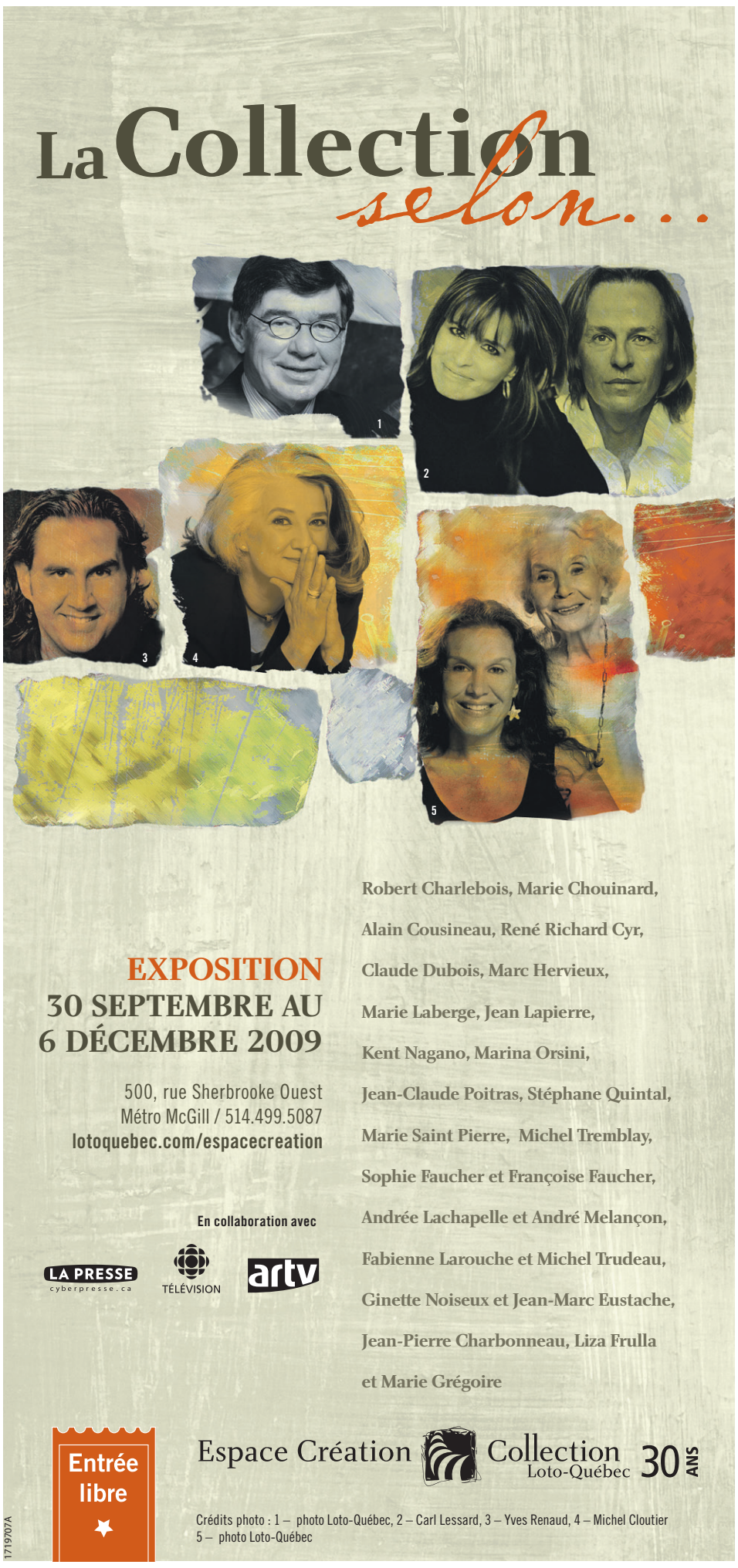
En parallèle à sa carrière du « plus minable vendeur de IBM », il en lance donc une autre d'humoriste. Elle finira par l'occuper à temps plein.

L'ascension sera toutefois lente. Parfois même pénible, comme lors d'un spectacle au milieu des années 90 dans une discothèque de Saint-Léonard nommée L'Arnaque.

« C'était le party de Noël des livreurs des rôtisseries Au Coq, raconte-t-il. On offrait 600$ à un collègue et moi pour un numéro. (…) On est montés sur scène vers 23 h, trois heures plus tard que prévu. Le plancher s'est vidé d'un coup, mis à part les gars paquetés qui venaient se servir devant moi au buffet. Personne ne riait. Une femme est venue m'arracher le micro au milieu du numéro en disant : "C'est pourri". (…) Aujourd'hui, avant un gala ou un soir de première, je souris. Ça ne peut pas être pire. »

***Vu d'même*, de Sylvain Larocque, du 20 au 24 octobre au Cabaret Juste pour rire, puis en province.**





ARTS ET SPECTACLES

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

DANS LES COULISSES DE LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Si Dieu existait, il serait une bibliothèque, a déjà dit Umberto Eco. Gaston Bachelard était convaincu que c'était carrément le paradis et Jorge Luis Borges ne voyait pas l'univers autrement. On a ici affaire à d'authentiques adeptes des livres. Mais la bibliothèque n'est pas qu'un haut lieu de savoir : c'est aussi un milieu de vie, de même qu'une fourmilière dont la vie est réglée au quart de tour. Pour la 11e Semaine des bibliothèques publiques, qui commence aujourd'hui, *La Presse* a visité les coulisses de la Grande Bibliothèque du Québec et rencontré ceux qui y travaillent. Et qui y voient débarquer 1000 nouveaux abonnés chaque semaine. Petite histoire d'un grand succès.

MON AMI LE BIBLIOTHÉCAIRE

Des lettrés solitaires, les bibliothécaires? Au contraire. Ils n'attendent que vos demandes. C'est ainsi que Jimmy Beaulieu a aidé une jeune femme à trouver la rare gravure d'une statue équestre qu'elle voulait reproduire en tatouage. Que Manon Beauchemin a établi une bibliographie sur le syndrome Prader-Willi. Ou que leurs collègues du service de référence à distance de la Grande Bibliothèque (GB) cherchent en ce moment tous les résultats du Lotto 6/49 depuis ses débuts!

CHANTAL GUY

Toutes les bibliothèques publiques appartiennent aux citoyens, puisqu'elles ont été payées à même leurs impôts. Et les bibliothécaires le savent. Leur métier ne consiste pas à intimer le silence en fronçant les sourcils derrière de grosses lunettes, comme le veut le cliché. En fait, ils aiment beaucoup être dérangés... «J'aime ça quand c'est occupé, confirme Manon Beauchemin, bibliothécaire du niveau 3 de la GB, consacré à l'histoire et aux sciences humaines et sociales. J'adore les recherches approfondies, expliquer le fonctionnement des outils, donner de bonnes pistes pour une recherche solide. » Son dernier défi? Monter une bibliographie sur le syndrome de Prader-Willi pour des étudiants. «J'ai appris beaucoup de choses.»

Jimmy Beaulieu, du niveau 1 (art et littérature), renchérit: «Je suis content quand je réussis à aider quelqu'un dans une recherche difficile. J'ai l'impression d'avoir changé sa journée.» C'est lui qui a aidé une jeune femme à trouver la gravure qu'elle voulait reproduire en tatouage...

Mais il leur arrive parfois de calmer les ardeurs de ceux qui ont des demandes impossibles. « Sans compter que beaucoup pensent que les bibliothécaires ont tout lu... Il y a de grands lecteurs, bien plus actifs que moi, qui sont ici tous les jours! »

À une époque où il est pratiquement impossible de parler à un être humain pour avoir du service, il est bon de savoir que les bibliothécaires sont là, en chair et en os. Si votre coiffeur sait tout de vous, votre bibliothécaire en devine beaucoup. Jimmy et Manon ont leurs habitués, ils connaissent leurs dadas. Ils sont aussi aux premières loges des tendances; oui, quand on parle d'un livre à *Tout le monde en parle*, il est en demande à la GB! C'est le cas de tous les livres qui sont traités dans les médias et nombreux sont les abonnés qui arrivent aux comptoirs avec des articles de journaux en main. «Et il y a beaucoup de gens qui sont en cheminement personnel, note Manon Beauchemin. Les livres de croissance personnelle, de spiritualité et sur les religions sont très en demande.»

Une partie de leur travail consiste à précéder les désirs; ainsi, à chaque étage, il y a toujours des présentoirs thématique au goût du jour, par exemple pendant les élections américaines, pour la fête des Pères ou le centenaire de Claude Lévi-Strauss. Et cela fluctue au gré des saisons. Pendant l'été, les enfants et les touristes sont plus nombreux, tandis que les étudiants se font plus rares et que la section des livres de voyages est prise d'assaut.

> À chaque étage, il y a toujours des présentoirs thématique au goût du jour, par exemple pendant les élections américaines, pour la fête des Pères ou le centenaire de Claude Lévi-Strauss.

Il existe même une ressource incroyable et pourtant méconnue de la GB: la référence à distance, qui permet de poser presque toutes les questions imaginables.

« C'est comme avoir son bibliothécaire à soi», explique Isabelle Charuest, chef de ce service. Et quand on dit à distance, ce n'est pas juste pour les Montréalais mais pour tout le Québec. Quand et où est née Marie de l'Incarnation? Existe-t-il des livres sur les combats de coqs? Tel écrivain a-t-il vraiment dit cela dans tel livre? Bref, peu importe la question, on tente d'y répondre dans les 48 heures ou moins et ce n'est pas une blague! Bien sûr, on ne fera pas vos travaux scolaires à votre place, mais on peut vous donner un sérieux coup de main. La recherche la plus étrange jusqu'à maintenant? Un abonné a demandé tous les résultats du Lotto 6/49 depuis les débuts de cette loterie....

Le côté sombre des bibliothécaires

Les bibliothécaires sont serviables mais leur patience a des limites. Le personnel de la Grande Bibliothèque, en interview, n'a pas critiqué sa clientèle, bien sûr, mais sur l'internet, un collectif de bibliothécaires anonyme se défoule. Usagers incultes ou aux goûts douteux; retardataires qui refusent de payer 20 cents; parents qui abandonnent leurs enfants en oubliant les heures de fermeture; adeptes de cuisine qui rendent des livres maculés; questions incompréhensibles; impolitesses; stupidités... Sur le blogue *Conan: les bibliothécaires* (conanlelibraire.wordpress.com), ils racontent leurs états d'âme et leurs anecdotes les plus loufoques — sans se gêner pour les juger crûment. Le blogue — inspiré par *Conan the Librarian*, segment du film de Weird Al Yankovic, *UHF* — n'est malheureusement plus actif, mais ce qu'il démontre est de toute façon assez intemporel et universel.

Plus de 400 activités sont organisées un peu partout pendant la 11e Semaine des bibliothèques publiques, qui se déroule jusqu'au 24 octobre.

Toutes les infos au:
www.semainedesbibliothèques.com

Le service de référence à distance est offert sur le site de la BanQ (www.banq.qc.ca), par téléphone au 514 873-1100 poste 3 ou sans frais au 1 800 363-9028, par la poste au 475, boulevard de Maisonneuve Est, Montréal (Québec), H2L 5C4. Et par télécopieur au 514 873-9932.

Le plus grand succès de la francophonie

CHANTAL GUY

En avril, la Grande Bibliothèque aura cinq ans. S'il y avait des sceptiques au début, ils sont maintenant confondus: même après cinq ans, la frénésie continue puisque environ 1000 nouveaux usagers s'inscrivent chaque semaine. En 2009 seulement, au moins 3 millions de personnes auront franchi ses portes. «J'arrive dans une maison qui fonctionne très bien, estime Guy Berthiaume, le nouveau directeur général de la GB qui succède à la fondatrice Lise Bissonnette. Je me suis fixé d'être au service d'une institution qu'elle a créée, et de lui permettre de progresser.»

M. Berthiaume n'est pas peu fier du succès de la GB. «Je crois que nous sommes la bibliothèque la plus fréquentée du monde francophone. Nous sommes un modèle, parce que nous avons été créés récemment, en même temps que les nouveaux outils technologiques. » À son avis, le coup de génie aura été de relier le métro Berri-UQAM à l'établissement.

Mais plus encore, M. Berthiaume vante la vocation sociale de la GB. « Nous sommes un instrument pour contrer les inégalités sociales, dit-il. C'est gratuit, diversifié, il y a des services spécialisés pour les personnes handicapées, des activités pour les enfants, des animations culturelles, des livres en plusieurs langues, des formations, un centre d'emploi, l'accès à l'internet et les heures d'ouverture sont flexibles pour tous les travailleurs. » En effet, quand on visite une bibliothèque comme la Grande Bibliothèque, on comprend mieux ce que veut dire le mot « démocratie ». D'abord, tous les livres y sont, sans souci des modes, des ventes, des croyances, des sexes. Enfin, les collections sont accessibles à tous, gratuitement. Comme le rappelle Danielle Chagnon, directrice de la référence et du prêt, « le fonctionnement de la GB est essentiellement basé sur les besoins de la population ». Par exemple, toute la production québécoise arrive directement à la GB et est spécialement étiquetée avec une fleur de lys, « parce que nous sommes une vitrine du livre québécois », tandis qu'on travaille de concert avec le ministère de l'Immigration pour garnir les rayons de livres qui sont offerts dans les langues des principales communautés culturelles du Québec. Il y a même un présentoir dans la bibliothèque rempli de livres utiles pour les nouveaux arrivants.

Le prochain défi de taille qui attend la GB est la numérisation – c'est la préoccupation numéro un des bibliothèques dans le monde en ce moment. Le travail est déjà commencé – on n'a qu'à découvrir les richesses étonnantes du portail de la BanQ www.banq.qc.ca « Mais une foule de questions entoure la numérisation, entre autres en ce qui concerne la conservation, souligne Guy Berthiaume. Sur quel support? On archive aux 5 ou aux 30 minutes sur un site web? Est-ce qu'on conserve pour le patrimoine les courriels des politiciens et comment? Ça change vite. Imaginons si nous avions tout conservé sur les disquettes *floppys* des années 80. Nous aurions l'air ridicule aujourd'hui... »

PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE

PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE

Une journée à la Grande Bibliothèque

A L'actualité n'attend pas elle non plus. On peut consulter à la GB quelque 2000 magazines, journaux et périodiques imprimés, en plus des 15 000 revues électroniques. Et ces documents sont traités comme les autres, avant de terminer aux archives. Plus intéressant encore: les abonnés ont accès en ligne gratuitement, grâce à Press Display sur le site de BanQ, à plus de 1700 journaux numérisés du monde entier le jour même de leur publication.

B Un mardi matin comme les autres à la Grande Bibliothèque: les gens font la queue avant l'ouverture. Parce que la bibliothèque est en partie fermée les lundis, les mardis sont toujours assez rock'n'roll pour les bibliothécaires. Et dès l'ouverture des portes, ça galope: pour sauter sur son banc préféré ou pour dénicher les nouveaux DVD au quatrième étage, extrêmement populaire.

C Mais comment arrivent les livres sur les rayons de la GB? « Aucun livre n'arrive ici par hasard», lance Danielle Chagnon, directrice de la référence et du prêt à la GB. C'est plus que vrai. Pour qu'un document puisse être emprunté, il doit subir tout un traitement, car au contraire de la librairie d'où il partira pour toujours, à la bibliothèque, il revient. Tout un service se consacre à ces manoeuvres: reliure cartonnée, étiquette numérique, étiquette de collection, cote de classement, puce intelligente, repère d'étage, bande antivol... Rien n'est, justement, laissé au hasard afin que tous puissent s'y retrouver.

D Chaque semaine, une moyenne de 92 000 documents sont empruntés par les 60 000 personnes qui passent par la GB. Ils reviennent tous par le fameux tapis roulant qui n'arrête jamais, sinon il y aurait congestion. Les employés du centre de tri se relaient sans relâche pour réintégrer les documents dans les collections. C'est ici qu'on gère les « orphelins »: les documents retournés qui sont incomplets. Cela ne prend pas plus de 20 minutes pour que le retour soit confirmé, ce qui laisse aux usagers tout le temps de bouquiner et d'emprunter à nouveau.

E Les services aux non-voyants mériteraient un article à eux seuls — c'est Louis Braille, dont on célèbre cette année le bicentenaire de naissance, qui serait content. En partenariat avec Postes Canada, les livres en braille sont envoyés chez les usagers — ça coûterait cher en timbres pour certains titres, puisqu'un seul tome de *Millénium* en braille prend l'espace de toute une tablette! Ici, l'on voit la collection des livres sonores – à ne pas confondre avec les livres audio en vogue. Pour une question de droits, les livres sonores sont enregistrés bénévolement à la Magnétothèque et ne peuvent être écoutés qu'avec un logiciel spécial.

PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE **EN CHIFFRES ***

12,8 millions
Nombre de visiteurs depuis l'ouverture en 2005.

60 000
Nombre de personnes qui fréquentent la GB chaque semaine.

93 200
Nombre de visites enregistrées sur le portail internet de BanQ chaque semaine.

532
Nombre d'employés à temps plein et à temps partiel.

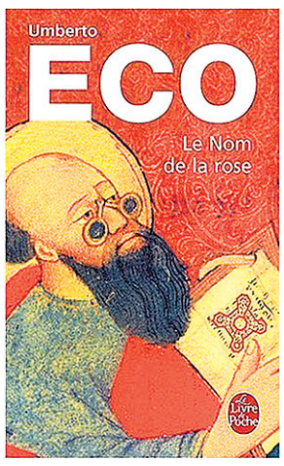
3,4 millions
Nombre de documents composant la collection de la GB, dont 1,8 million de livres et 200 000 CD et DVD. On y trouve aussi des livres audio, des magazines, des journaux, etc.

19,8 millions
Nombre de documents empruntés depuis l'ouverture.

92 000
Nombre moyen d'emprunts par semaine.

* Statistiques en date du 30 septembre 2009

QUELQUES SUGGESTIONS DE LECTURE METTANT EN VEDETTE LA BIBLIOTHÈQUE



◀ ***LE NOM DE LA ROSE***
Umberto Eco

LIVRES EN FEU
Lucien X. Polastron

La bibliothèque de Babel dans *FICTIONS*
Jorge Luis Borges

LA BIBLIOTHÈQUE, LA NUIT
Alberto Manguel

DES BIBLIOTHÈQUES PLEINES DE FANTÔMES
Jacques Bonnet

CYBERPRESSE.CA

LIVRES

Pour en savoir plus sur ces livres, voyez notre dossier sur **cyberpresse.ca/biblio**

ENTREVUE ROBERT CHARLEBOIS

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

On a souvent qualifié Robert Charlebois de bête de scène. Encore aurait-il fallu préciser que la bête en question n'avait pas que de la présence, elle avait aussi de l'énergie. « L'énergie, c'est la clé de la vie, affirme Charlebois. C'est aussi, avec la beauté, une des grandes injustices de la vie. Pourquoi certains sont finis à 30 ans et que d'autres sont encore debout et vaillants à 95 ans? C'est un mystère. »

L'ÂGE D'OR DU ROCKER

Même s'il a fêté ses 65 ans cet été, la dernière chose dont rêve Robert Charlebois, c'est de retraite. Pour le prouver, il remonte sur la scène de La Tulipe le 25 octobre pour le coup d'envoi d'*Avec tambour ni trompette*, un nouveau spectacle ludique où 40 instruments joués par trois musiciens pieuvres entraîneront notre Garou national dans ce qui sera peut-être sa dernière épopée rock.

NATHALIE PETROWSKI

La dernière fois que je me suis assise pour une entrevue sérieuse avec Robert Charlebois, mon fils de 18 ans n'était pas né, Jérôme et Victor, ses fils à lui, marchaient à peine, internet n'existait pas et Guy Laliberté ignorait qu'il serait un jour assez fortuné pour s'envoyer en l'air dans l'espace. Si ma mémoire n'est pas trop défaillante, notre dernière rencontre professionnelle remonte à la sortie soit de *Heureux en amour*, en 1981, soit à celle de *Swing Charlebois swing*, son disque de préretraite précoce paru en 1977 alors qu'il avait l'âge du Christ et venait de se découvrir une passion immodérée pour le golf.

Depuis cette rencontre mémorable, je n'ai plus fait d'entrevue avec Charlebois, mais je l'ai croisé souvent avec sa femme Laurence, en ville, à L'Assommoir, le resto de leur fils Victor, au théâtre, dans les lancements de disques ou dans les cocktails dînatoires à la gloire de Ségolène Royal, une amie de la famille.

Mais cette semaine, au sous-sol des nouveaux locaux de la compagnie La Tribu, la boîte des Cowboys fringants, l'heure n'était plus aux mondanités, mais au bilan d'une carrière exemplaire qui dure depuis plus de 40 ans et a produit une trentaine de disques, plus de 300 chansons et un nombre incalculable de performances de scène toutes plus énergiques, électriques et survoltées les unes que les autres, dont le grand frisé a toujours eu le secret.

Énergie vitale

On a souvent qualifié Charlebois de bête de scène. Encore aurait-il fallu préciser que la bête en question n'avait pas que de la présence, elle avait aussi de l'énergie: une énergie vitale, volcanique, hors du commun.

« L'énergie, c'est la clé de la vie, affirme Charlebois en connaissance de cause. C'est aussi, avec la beauté, une des grandes injustices de la vie. Pourquoi certains sont finis à 30 ans et que d'autres sont encore debout et vaillants à 95 ans? C'est un mystère. En même temps, personne n'est à l'abri d'une baisse de vitalité et d'énergie. Pour ma part, entre 40 et 60 ans, je n'ai rien senti. Mon niveau d'énergie était intact. Après, j'ai commencé à sentir une différence. Pas sur scène. Quand j'en sortais. C'est pourquoi le spectacle que je suis en train de monter sera probablement mon dernier clin d'œil rock'n'roll. Parce que veut, veut pas, à un certain moment, t'as beau chanter "c'est pas physique, c'est électrique", c'est pas mal plus physique que tu le chantes. »

Cette fois, sur scène, il y aura seulement trois musiciens qui accompagneront Charlebois. Mais leur petit nombre sera compensé par l'utilisation de 40 instruments allant du ukulélé à la mandoline en passant par le banjo, le banjo sexto et toutes les formes de guitares électriques, ce qui fait dire à Charlebois que le concert sera plus proche de Led Zeppelin que de Tiny Tim.

Être raisonnable

Avec son avant-dernier spectacle, *Avril sur Mars*, qui mettait en scène 16 musiciens, Charlebois a écumé les quatre coins de la province pendant trois ans.

« Ce qui était formidable avec cette tournée, c'est que sur 250 soirs de show, il y a peut-être eu quatre nuits où je n'ai pas couché dans mon lit. Le reste du temps, je me faisais reconduire par un chauffeur, ce qui m'empêchait d'aller prendre un coup après avec les gars et ce qui m'aidait à rester en forme. »

De ville en village, de municipalité en banlieue, Charlebois soumettait tous les soirs son public à une sorte de sondage spontané. Levez la main ceux qui ne m'ont jamais vu en spectacle, leur demandait-il.

« Peu importe l'endroit, 90 % des gens de la salle levaient la main. Des jeunes, des vieux, des entre-deux. J'avais l'impression d'être devenu une sorte de phénomène comme *Broue*, dont le public se renouvelle constamment. C'était un show énorme. On se déplaçait à 24. Heureusement, il n'y avait aucune pomme gâtée parmi nous. Tout le monde était à l'heure et personne ne buvait avant le show. Ça fait toute une différence. Dans la *Maudite Tournée*, on prenait tous un coup solide et ça paraissait. »

Nous bavardons depuis à peine une demi-heure et je constate que l'alcool est revenu sur le tapis à plusieurs reprises déjà. Je croyais pourtant que Charlebois ne buvait plus.

« C'est un petit peu plus compliqué que cela, répond-il. Disons que j'ai arrêté de boire, j'ai recommencé, j'ai re-arrêté et là, j'essaie d'être raisonnable, mais ce n'est pas toujours évident. En ce moment, par exemple, ma belle-mère de 95 ans est en ville, alors c'est la fête tous les soirs avec les amis et les enfants. On fait des grandes bouffes avec de grands vins. Cela dit, je ne bois plus comme avant. Faut dire qu'il y a eu un temps où même si je ne buvais pas autant qu'Éric Lapointe, Gainsbourg ou Claude Nougaro, qui en est mort, disons que je ne donnais pas ma place. J'aurais pu facilement finir alcoolique et ruiné. Surtout si je n'avais pas vendu Unibroue au bon moment. »

En 2004, la vente de la brasserie, dont il était un des trois actionnaires, à John Sleeman (qui l'a depuis revendue à Sapporo), a pavé la voie à son retour fulgurant sur scène. À jeun, survolté et tout étonné d'avoir retrouvé l'énergie de ses 20 ans, Charlebois s'est lancé à fond dans le spectacle *Tout écartillé*. Puis il a enchaîné avec le spectacle *Avril sur Mars*, qu'il ressuscitera d'ailleurs pour un soir en février prochain aux Olympiques de Vancouver, lors du spectacle de clôture du Village francophone.

« Disons que j'ai arrêté de boire, j'ai recommencé, j'ai re-arrêté, et là, j'essaie d'être raisonnable, mais ce n'est pas toujours évident. (...) Cela dit, je ne bois plus comme avant. Faut dire qu'il y a eu un temps où même si je ne buvais pas autant qu'Éric Lapointe, Gainsbourg ou Claude Nougaro, qui en est mort, disons que je ne donnais pas ma place. J'aurais pu facilement finir alcoolique et ruiné. Surtout si je n'avais pas vendu Unibroue au bon moment. »

De Harper à Péloquin

En évoquant ce voyage à Vancouver, je demande à Charlebois s'il est toujours aussi canadien qu'avant.

« Le Canada, répond-il, est un pays qui ne marche pas comme il devrait marcher. Quant à son premier ministre actuel, je ne dirai jamais que c'est un nul. Au contraire. Stephen Harper est quelqu'un dont l'intelligence m'a toujours séduit. Reste que même s'il a fait énormément pour la musique, je suis en total désaccord avec toutes ses politiques. Toutes. »

Avoir eu 35 millions comme argent de poche, Charlebois n'en aurait pas profité pour s'envoler dans l'espace avec un clown du nom de Laliberté.

« Moi, ironise-t-il, j'aurais payé pour qu'on ne m'y envoie pas. J'aime la Terre. J'aime la matière aussi. Pas au sens matérialiste du mot. Au sens que je suis convaincu que la matière était là avant nous et que la vie, ça se passe sur Terre. Après ça, il n'y a plus rien. C'est pour ça que je déteste autant les religions monothéistes qui tentent de nous faire croire le contraire. »

Charlebois ne croit pas à une vie dans l'au-delà. Pas plus qu'il ne croit que l'eau va bientôt manquer sur Terre. Il y a sept fois plus d'eau sur Terre que de terre, plaide-t-il. En revanche, il n'a pas été surpris de voir la bisbille éclater entre le clown de l'espace et son ex-acolyte, le poète Claude Péloquin. Chargé d'écrire le poème que le clown lirait dans l'espace, Péloquin a été remplacé à la dernière minute par l'écrivain Yann Martel.

« Quand Péloquin a un verre dans le nez, c'est un gars pas gérable, affirme-t-il. Il fait une paranoïa ciblée sur l'argent. La dernière fois que j'ai travaillé avec lui, il voulait un chèque de 2000$ avant que je puisse lire le texte d'une chanson qu'il venait d'écrire. Si Laliberté m'avait appelé, j'aurais pu lui dire d'avance qu'il allait avoir des problèmes. »

Même s'il trouve que sur les 40 millions de golfeurs dans le monde, 20 millions sont des crétins, Charlebois prend autant de plaisir à jouer au golf à 65 ans qu'il en prenait à 30.

Mais contrairement à la vaste majorité des golfeurs, il ne rêve pas de prendre sa retraite pour parcourir les *greens* à l'année. La retraite, dit-il, c'est l'antichambre de la mort. Quant à la scène, c'est encore le meilleur et le plus puissant des antidotes. Comptez sur Charlebois pour y prolonger son séjour. Avec ou sans trompettes et tambours.